

L'ARCHE *Editeur*

Léon TOLSTOÏ

La Puissance des ténèbres

Traduit par
Georges DANIEL

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LÉON TOLSTOI

LA PUISSANCE DES TÉNÉBRES

Drame en cinq actes

Texte français de Georges Daniel

Répertoire pour un théâtre populaire

39

L'ARCHE
ÉDITEUR
A PARIS

Droits de traduction, reproduction, adaptation
réservés pour tous pays.
© 1962, by L'Arche Éditeur,
86, rue Bonaparte, Paris VI.

LA PUISSANCE DES TÉNÉBRES

PERSONNAGES

PIOTR, riche moujik ; veuf remarié, quarante-deux ans, muladij.

ANISSIA, sa femme, trente-deux ans, coquettement habillée.
AKOULINA, fille d'un premier lit de Piotr ; seize ans, dure d'oreille, un peu « simple ».

ANIOUTKA, seconde fille de Piotr, dix ans.

NIKITA, valet de ferme de Piotr ; vingt-cinq ans, habillé avec une certaine recherche.

AKIM, père de Nikita ; cinquante ans, moujik de pauvre apparence ; très pieux.

MATRIONA, sa femme, cinquante ans.

MARINA, orpheline, vingt-deux ans.

MARFA, sœur de Piotr.

MITRITCH, vieux valet de ferme.

LA COMMÈRE.

LA VOISINE.

LE PÈRE DU PRÉTENDANT D'AKOULINA, moujik morne.

LE MARI DE MARINA.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

L'OURIADNIK.

UN COCHER.

UN GARÇON D'HONNEUR.

UNE MARIEUSE.

LE FIANCÉ D'AKOULINA.

LE STAROSTE.

INVITÉS, JEUNES FILLES, LA FOULE.

PREMIER ACTE

L'action se passe en automne, dans un gros village. La scène représente l'intérieur de la grande isba de Piotr. Celui-ci, assis sur un banc, est en train de réparer un licol. Anissia et Akoulina tissent.

SCÈNE 1

Piotr, Anissia et Akoulina.

Les femmes chantent à l'unisson.

PIOTR jette un coup d'œil par la fenêtre. — Les chevaux se sont encore sauvés. Si on tuait le poulain ! Nikita ! Hé ! Nikita ! Tu es devenu sourd ? (*Il tend l'oreille, puis se retourne vers les femmes.*) Assez, avec vos chansons ! On n'entend plus rien !

LA VOIX DE NIKITA, de la cour. — Quoi ?

PIOTR. — Rentre les chevaux !

LA VOIX DE NIKITA. — Entendu. Dans un moment.

PIOTR, hochant la tête. — Oh ! Ces ouvriers !... Si j'étais en bonne santé, je n'en prendrais jamais ! Ils ne font que des bêtises ! (*Il se lève, puis se rassied.*) Nikita !... Pas moyen de le faire venir ! Alors, que quelqu'un y aille. Toi, Akoulina, va les rentrer.

AKOULINA. — Quoi ? Les chevaux ?

PIOTR. — Que veux-tu que ce soit ?

AKOULINA. — J'y vais.

Elle sort.

SCÈNE 2

Piotr et Anissia.

PIOTR. — Il ne sait pas faire grand'chose, le petit. Quoi qu'on lui demande...

ANISSIA. — Comme si tu te débrouillais mieux, toi ! Tu n'es bon qu'à te traîner du poêle au banc... Tout ce que tu sais faire, c'est punir les autres !

PIOTR. — Si on ne vous punissait pas, dans un an, on ne retrouverait plus une pierre de cette maison. Je vous connais tous, moi.

ANISSIA. — Tu veux qu'on fasse dix choses à la fois, et en plus tu insultes tout le monde. C'est facile de donner des ordres, quand on reste étendu sur le poêle.

PIOTR *soupire*. — Oh, si je pouvais me débarrasser de cette maladie, je ne garderais pas ces ouvriers un jour de plus.

On entend la voix d'Akoulina dans les coulisses : « Psè ! psè ! psè ! » Le poulain hennit, les chevaux rentrent en galopant par la porte cochère ; la porte cochère grince sur ses gonds.

PIOTR. — Bavarder, c'est tout ce qu'il sait faire. Vrai, je ne le garderai pas.

ANISSIA, *le contre/aisant*. — Je ne le garderai pas ! Commence par travailler un peu toi-même, et tu pourras parler !

SCÈNE 3

Les mêmes, et Akoulina.

AKOULINA, *entrant*. — J'ai eu bien du mal à les faire rentrer. C'est toujours le grivélé...

PIOTR. — Et Nikita, où est-il ?

AKOULINA. — Nikita ? Dans la rue.

PIOTR. — Et qu'est-ce qu'il fait dans la rue ?

AKOULINA. — Qu'est-ce qu'il fait ? Il est là-bas, au coin, il cause.

PIOTR. — On ne pourra jamais rien tirer de cette fille ! Mais avec qui cause-t-il ?

AKOULINA, *qui n'a pas entendu*. — Quoi ?

Piotr fait un geste désespéré de la main ; Akoulina va s'asseoir à son métier.

SCÈNE 4

Les mêmes, et Anioutka.

ANIOUTKA *entre en courant et va vers sa mère*. — Le

père et la mère de Nikita sont venus le voir. Ils le remment chez eux. Aussi vrai que je respire...

ANISSIA. — Tu mens !

ANIOUTKA. — Parole ! Que je meure tout de suite. (*Elle rit*.) Je passais à côté de Nikita et le voilà qui me dit : « Adieu, maintenant, Anna Petrovna, qu'il dit. Tu viendras t'amuser à ma noce. Moi, qu'il dit, je vous quitte ! » Et il s'est mis à rire.

ANISSIA, *à son mari*. — Tu vois, on se passe bien de toi. Le voilà qui te quitte de lui-même. Et tu parlais de le « chasser » !

PIOTR. — Eh bien, qu'il s'en aille ! Comme si je ne pouvais pas en trouver d'autres !

ANISSIA. — Et l'argent que tu lui as avancé ?

Anioutka s'approche de la porte, écoute ce qu'ils disent, et s'éloigne.

SCÈNE 5

Anissia, Piotr et Akoulina.

PIOTR, *fronçant les sourcils*. — L'argent ? Eh bien, il reviendra travailler l'été prochain.

ANISSIA. — Tu es bien content qu'il s'en aille ! Ça fera une personne de moins à nourrir ! Et moi, tout l'hiver, je serai obligée de peiner, toute seule, comme un cheval ! Ta fille n'a pas grande envie de travailler, toi, tu resteras étendu sur ton poêle. Je te connais, va !

PIOTR. — Mais ne te fatigue donc pas la langue, avant de rien savoir !

ANISSIA. — La cour est pleine de bétail. Tu n'as pas vendu la vache, tu as gardé tous les moutons pour l'hiver, on n'aura jamais assez de fourrage et d'eau, et en plus, tu laisses partir ton valet de ferme !... Eh bien moi, je ne veux pas faire le travail des hommes ! Je m'écarterai sur le poêle, comme toi, et je laisserai tout tomber. Tu te débrouilleras comme tu voudras.

PIOTR, *à Akoulina*. — Va donc au fourrage, c'est l'heure !

AKOULINA. — Au fourrage ? Bon. J'y vais.

Elle passe son caplan, et se munit d'une corde.

ANISSIA. — Je ne vais plus travailler pour toi. C'est décidé. Travaille toi-même.

PIOTR. — Assez ! Qu'est-ce que tu as à enrager comme ça ? On dirait...

ANISSIA. — C'est toi qui es un chien enragé ! On ne peut rien attendre de toi, ni travail, ni plaisir ! Tu rends la vie impossible à tout le monde. Maudit chien, va !

PIOTR, *crachant et s'habillant*. — Pfiou ! Dieu me pardonne ! Je vais voir moi-même ce qui se passe.

ANISSIA, *criant derrière lui*. — Diable pourri ! Gros nez !

SCÈNE 6

Anissia et Akoulina.

AKOULINA. — Pourquoi distu des injures à papa ?

ANISSIA. — Allons, tais-toi, sottie !

AKOULINA *s'approche de la porte*. — Je sais pourquoi tu l'injures. C'est toi, la sottie. Chienne que tu es ! Tu ne me fais pas peur !

ANISSIA. — Quoi ! (*Elle se lève et cherche quelque chose pour la battre.*) Prends garde, tu vas en recevoir une...

AKOULINA, *ouvrant la porte*. — Chienne, diablesse, voilà ce que tu es. Diablesse ! Chienne ! Chienne ! Diablesse ! *Elle se sauve en courant.*

SCÈNE 7

Anissia, seule.

ANISSIA, *songeant*. — « Tu viendras à mes noces », qu'il a dit. Qu'est-ce qu'ils sont allés imaginer ? Le marié ? Prends garde, Nikita, si tu es en train de mijoter quelque chose, je sais ce que je ferai. Je ne peux pas vivre sans lui. Je ne le laisserai pas partir.

SCÈNE 8

Anissia et Nikita.

NIKITA *entre, regarde autour de lui ; s'apercevant qu'Anissia est seule, il s'approche vivement d'elle et lui dit à voix basse*. — Un malheur, tu sais ! Mon père est arrivé, il veut me ramener à la maison. « Enfin, nous allons te marier, qu'il dit, et tu vas rester à la maison. »

ANISSIA. — Eh bien, marie-toi ! Qu'est-ce que ça peut me faire ?

NIKITA. — Ah ! c'est comme ça ! Moi, je cherche à arranger les choses, et puis : « Marie-toi », voilà ce qu'elle me répond. Pourquoi parles-tu comme ça ? (*Avec un clin d'œil* :) Aurais-tu oublié ?

ANISSIA. — Eh bien, marie-toi donc ! Qu'est-ce que j'ai à faire de toi ?

NIKITA. — Pourquoi te fâches-tu ? Elle ne se laisse même pas caresser ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

ANISSIA. — Qu'est-ce qui m'arrive ? Il m'arrive que tu veux m'abandonner... Et que si tu veux m'abandonner, je n'ai rien à faire de toi... Voilà tout ce que j'ai à te dire.

NIKITA. — Allons, allons, Anissia ! Est-ce que je veux t'oublier ? Jamais de la vie. Je ne t'abandonnerai sûrement pas. Voilà ce que je compte faire : dès qu'ils m'auront marié, je reviendrai près de toi. A moins qu'ils me gardent de force à la maison.

ANISSIA. — Que veux-tu que je fasse de toi, quand tu seras marié ?

NIKITA. — Et comment veux-tu que j'agisse ? On ne peut quand même pas aller contre la volonté de son père.

ANISSIA. — Tu rejettes tout sur ton père. Et la vérité, c'est que tu as tout manigancé toi-même. Depuis longtemps, tu préparais ton coup avec la noirceur de Marina ! C'est elle qui t'a monté la tête. Ce n'est pas pour rien qu'elle est venue ici tantôt.

NIKITA. — Marina ! Comme si je m'intéressais à elle ! Il y en a un tas qui s'accrochent !

ANISSIA. — Alors, pourquoi ton père est-il venu ? C'est toi qui le lui as demandé ! Tu me trompais, voilà tout ! *Elle pleure.*

NIKITA. — Anissia ! Crois-tu en Dieu, oui ou non ? Je n'ai jamais imaginé des choses pareilles ! Je t'assure que je n'étais pas du tout au courant ! C'est mon vieux, lui tout seul, qui a eu cette idée !

ANISSIA. — Si tu refuses, on ne pourra quand même pas t'obliger !

NIKITA. — On ne peut pas non plus braver l'autorité d'un père. Je ne veux pas faire ça !

ANISSIA. — Entête-toi, voilà tout !

NIKITA. — Eh bien, il y en a un qui s'est entêcé, on l'a fouté en plein tribunal, tout simplement ! Ça ne me sourit guère non plus ! Il paraît que ça chatouille !

ANISSIA. — Assez plaisanté ! Ecoute, Nikita, si tu épouses Marina, je ne sais pas ce que je ferai... Je me tuerai ! J'ai péché, j'ai violé les lois, impossible de revenir en arrière... Tu seras à peine parti, que je le ferai...

NIKITA. — Pourquoi m'en irais-je ? Si je voulais m'en aller, je serais parti depuis longtemps. Ces jours-ci encore, Ivan Semnitich me proposait d'être son cocher ! Ça, ce serait une vie ! Mais je n'ai pas voulu. Car je pense que je peux être utile à tout le monde. Si tu ne m'aimais pas, alors, ce serait autre chose !

ANISSIA. — N'oublie pas surtout que le vicieux mourra bien un jour, demain peut-être, si ce n'est aujourd'hui. Alors, nous effaçons nos péchés, selon la loi, et tu deviendras le maître, à ton tour.

NIKITA. — Pourquoi se creuser la tête ? Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? Je travaille comme pour moi ! Le patron m'aime, et sa femme aussi. Et si les femmes m'aiment, ce n'est pas ma faute !... C'est tout simple.

ANISSIA. — M'aimeras-tu ?

NIKITA, l'embrassant. — Comme ça ! Comme si tu étais dans mon âme...

SCÈNE 9

Les mêmes, plus Matriona.

MATRIONA entre, se signe longuement devant les icônes ; Nikita et Anissia s'éloignent l'un de l'autre. — Eh bien, moi, ce que j'ai vu, je ne l'ai pas vu ; ce que j'ai entendu, je ne l'ai pas entendu. Tu t'amusais avec cette petite femme ? Eh bien, quoi ! les petits veaux aussi s'amusent ! Pourquoi ne pas s'amuser ? C'est l'affaire de la jeunesse ! Mais toi, mon petit, ton patron te réclame dans la cour.

NIKITA. — J'étais entré pour chercher la hache.

MATRIONA. — Je sais, je sais, mon petit, de quelle hache il s'agit ! Une hache qui se trouve surtout auprès des femmes !

NIKITA se penche, prend la hache. — Eh bien, ma petite mère, vous avez vraiment décidé de me marier ? Moi, je

trouve que c'est tout à fait inutile. Je n'en ai aucune envie. MATRIONA. — Hi ! Hi ! Pourquoi te marier, mon tout beau ! Tu te contentes bien de ce que tu as ! C'est le vicieux qui insiste ! Va donc, mon fils, nous arrangerons bien tout sans toi.

NIKITA. — C'est incroyable ! Tantôt on parle de me marier, tantôt on dit le contraire ! Vraiment, je n'y comprends rien de rien !

Il sort.

SCÈNE 10

Anissia et Matriona.

ANISSIA. — Eh bien, tante Matriona, c'est donc vrai que vous voulez le marier ?

MATRIONA. — Et avec quoi le marier, mon chou ? Tu sais bien comme nous sommes pauvres ! Mon petit vicieux parle à tort et à travers, il ne fait que répéter : « le marier ! le marier ! » Mais il n'y comprend rien. Les chevaux ne fuient pas l'avoine, comme on dit. On dit aussi qu'on ne cherche pas le bonheur quand on l'a. Ici, c'est pareil. Est-ce que je ne vois pas *(avec un clin d'œil)* de quoi il retourne ?

ANISSIA. — Pourquoi te le cacher, tante Matriona ! Tu es au courant de tout. J'ai péché ; j'ai aimé ton fils.

MATRIONA. — Comme si tu m'annonçais une nouvelle ! Comme si tante Matriona n'était pas au courant ! Hé, ma fille, sache que tante Matriona en a vu d'autres ! Tante Matriona, mon chou, voit sous la terre, à une archine de profondeur ! Je sais tout, mon chou ! Je sais pourquoi les jeunes femmes ont besoin de somnifères. Je t'en ai apporté. *(Elle dénoue un petit sac d'étoffe, et en sort de petits paquets.)* Ce qu'il faut voir, je le vois. Et ce qu'il ne faut pas voir, je l'ignore, je ne le connais pas ! Voilà ! Tante Matriona a été jeune, elle aussi. Il m'a fallu aussi vivre avec mon imbécille de mari ! Tous les tours, les soixante-dix-sept tours, je les connais. Je vois bien, mon chou, que ton vicieux va tourner de l'œil. Et comment continuerait-il à vivre ? On pourrait lui enfoncer une fourche dans le corps, il ne sortirait pas de sang. Au printemps, tu l'auras enterré, c'est sûr. Il faudra bien alors que tu preumes quelque chose pour la cour ! Et mon fils, qu'est-ce qui lui manque pour devenir un moujik ? Il n'est pas plus mal que les autres. Alors, quel intérêt aurais-je à retirer mon fils d'une

si bonne place? Suis-je donc l'ennemie de mon propre fils?

ANISSIA. — Pourvu qu'il ne s'en aille pas de chez nous !
MATRIONA. — Il ne s'en ira pas, ma jolie. Des bêtises, tout ça ! Mon vieux, tu sais comment il est. Il n'a plus de cervelle, mais quand par hasard il se met une chose dans la tête, c'est comme s'il l'avait clouée là, impossible de l'en sortir.

ANISSIA. — Mais comment l'affaire s'est-elle emmanchée ?
MATRIONA. — Tu vois bien comme il est, le petit, ma jolie. Il adore les femmes. Et il est beau, il faut bien le dire. Autrefois, il vivait au chemin de fer. Il y avait là-bas une fille qui travaillait comme cuisinière. Eh bien, cette fille s'est amourachée de lui.

ANISSIA. — Marina ?

MATRIONA. — Mais oui, cette maudite ! Y a-t-il eu quelque chose entre eux, oui ou non ? En tout cas, le vieux en a eutendu parler ! Est-ce par des gens, ou est-ce la fille elle-même qui lui a parlé ?...

ANISSIA. — Elle en a du toupet, la garce !

MATRIONA. — Alors, mon imbécile s'est mis dans la tête de les marier. « Marions-les, qu'il a dit, et que le péché soit couvert. » « Nous allons prendre le petit à la maison, qu'il a dit, et nous le marierons ». Je l'ai raisonné de toutes les façons, mais rien à faire. Je me suis dit : « Bon, je vais tourner ça autrement. » Il faut savoir les manier, ma jolie, les imbéciles. Il faut avoir l'air d'accord avec eux. Et, une fois le dernier moment venu, il faut tourner les choses à sa manière. La femme, tu comprends, quand elle tombe du poêle, avant de toucher le sol, soixante-dix-sept pensées lui traversent l'esprit. Comment veux-tu que le vieux les devine ? « Eh bien, mon vieux, que je lui ai dit, c'est une bonne affaire. Seulement, il faut y réfléchir. Allons voir notre fils et demandons conseil à Piotr Ignatitch. Qu'en dira-t-il ? » Et voilà, nous sommes venus.

ANISSIA. — Oh ! ma petite tante, que faire alors ? Si son père lui donne des ordres...

MATRIONA. — Des ordres ? On s'en fiche de ses ordres. Ne te fais pas de mauvais sang, l'affaire ne se fera pas, je vais discuter tout à l'heure avec ton vieux, j'arrangerai tout. Je ne suis venue avec lui que pour la forme. Comment ! Notre fils vit ici dans le bonheur, il attend le bon-

14

heur, et moi, j'irais le marier avec une coureuse ? Quoi, suis-je donc si bête ?

ANISSIA. — Cette Marina est venue jusqu'ici pour le voir. Crois-moi, petite tante, quand on m'a dit qu'on allait le marier, j'ai eu l'impression qu'on plantait un couteau dans mon cœur. Je crois qu'il l'aime.

MATRIONA. — Oh, ma jolie ! Tu le prends pour un sot ! Lui, il irait aimer une traînée sans feu ni lieu ? Nikita, tu sais, il est jeune, mais intelligent. Il sait qu'il faut aimer. Toi, ma jolie, ne t'inquiète pas. Nous ne l'emmenons pas d'ici. Nous ne le marierons pas non plus. Vous nous donneriez un peu d'argent et, ma foi, qu'il reste.

ANISSIA. — Il me semble que si Nikita s'en allait, je ne pourrais plus vivre.

MATRIONA. — Eh oui, ce n'est pas facile ! Tu es une toute jeune femme. Comment vivre avec cette horreur ?

ANISSIA. — Crois-moi, petite tante, ce chien à gros nez me dégoûte, me dégoûte. Mes yeux ne supportent même pas de le voir.

MATRIONA. — Mais oui, c'est naturel. Regarde donc ça... (*Baissant la voix et regardant autour d'elle :*) Je suis allée chez un petit vieux, tu comprends, pour acheter ces poudres. Il m'en a rempli les deux mains. Regarde donc... Celle-ci, qu'il a dit, c'est une poudre pour faire dormir. Tu lui en donnes un paquet, qu'il a dit, et il s'endormira si profondément que tu pourras même lui marcher dessus. Et celle-là, qu'il a dit, est une drogue sans odeur ; si tu la mets dans la boisson, qu'il a dit, elle produit un effet terrible. En sept fois, qu'il a dit, à raison d'une pincée chaque fois. Il faut lui en donner sept fois, et les chemins de la liberté s'ouvriront bientôt à la femme.

ANISSIA. — Oh ! Et qu'est-ce que c'est donc ?

MATRIONA. — Aucune trace extérieure, qu'il a dit. Il m'a donné ça pour un rouble. « Je ne peux pas les vendre moins cher, qu'il a dit, car il n'est pas facile de se les procurer. » Je lui ai donné un rouble de ma poche, ma jolie. Je me suis dit : « Qu'elle accepte ou non... Je pourrai toujours les porter à Mikhaïlovna ».

ANISSIA. — Oh ! Et s'il en résulte quelque chose de mal ?

MATRIONA. — Mais quel mal, ma jolie ? Si encore ton moujik était en bonne santé ! Il ne vit pas, il fait sem-

15

blant ! Il n'est pas fait pour vivre ici-bas. Il y a pas mal de gens comme ça.

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête ! J'ai peur, petite tante, j'ai peur de pécher. Comment faire ?

MATRIONA. — Eh bien, on peut les rendre.

ANISSIA. — Alors, il faut les diluer dans l'eau, comme les autres ?

MATRIONA. — Il m'a dit que dans du thé, c'est mieux. On ne remarque rien, qu'il a dit, et il n'y a aucune odeur. C'est un homme intelligent.

ANISSIA *prend les poudres*. — Oh, ma pauvre tête ! Oh, ma pauvre tête ! Est-ce que je ferais une chose pareille, si je ne menais pas cette vie de bagnard ?

MATRIONA. — N'oublie pas surtout mon rouble.

ANISSIA. — Oui, oui.

Elle va vers une malle et y cache les paquets de poudre.

MATRIONA. — Cache-les bien, ma jolie, que personne n'en sache rien. Et si, Dieu nous en garde, il arrive quelque chose...

Elle s'interrompt.

SCÈNE II

Les mêmes, plus Piotr et Akim.

Akim entre et se signe devant les icônes.

PIOTR *entre et s'assied*. — Eh bien, oncle Akim, comment allons-nous faire ?

AKIM. — Pour le mieux, Piotr Ignatitch, pour le mieux, donc, pour le mieux. Pour qu'il ne fasse pas, pour ainsi dire, des bêtises. Je voudrais donc le faire travailler, pour ainsi dire, le petit. Mais si... donc, pour ainsi dire, on peut alors... Pour le mieux...

PIOTR. — Bon, bon. Assieds-toi et causons. (*Akim s'assied*.) Alors ? Tu veux le marier ?

MATRIONA. — Pour le marier, on peut encore attendre, Piotr Ignatitch. Tu sais comme nous sommes pauvres, Ignatitch. Comment songer au mariage ? Nous n'avons pas de quoi manger nous-mêmes. Comment songer au mariage ?

PIOTR. — Décidez pour le mieux.

MATRIONA. — A quoi bon se presser de le marier ! C'est toute une affaire. Un mariage, ce n'est pas de la framboise, ça ne risque que de pourrir.

PIOTR. — Eh bien, si c'est pour le marier, c'est une bonne affaire.

AKIM. — Je voudrais, pour ainsi dire, donc... J'ai trouvé, pour ainsi dire, donc, un petit travail en ville, convenable pour ainsi dire...

MATRIONA. — Oh ! un joli travail : nettoyer les fosses ! Hier, quand il est rentré, quelle odeur, quelle odeur ! Pffou !

AKIM. — C'est vrai, tout d'abord, ça pue donc, pour ainsi dire, une odeur ; mais quand on s'y fait, c'est comme la drêche, pour ainsi dire, donc, convenable... Quant à l'odeur, pour ainsi dire, donc, nous n'avons pas à nous fâcher. Il peut quand même se changer. Je voulais, pour ainsi dire, avoir Nikita à la maison. Qu'il travaille donc à la maison. Et moi, donc, je travaillerai à la ville.

PIOTR. — Tu veux garder ton fils à la maison ? C'est bien. Seulement, je lui ai déjà donné de l'argent ! Comment faire ?

AKIM. — C'est juste, Ignatitch, tu as dit, pour ainsi dire vrai, quand on s'est engagé, on s'est vendu. Qu'il reste donc encore pour payer ses dettes, pour ainsi dire, mais laissez-le partir, donc, pour quelque temps, pour le mariage.

PIOTR. — Eh bien ! c'est faisable.

MATRIONA. — C'est que nous ne sommes pas du même avis. Je vais être franche, Piotr Ignatitch, franche devant toi comme devant Dieu. Tu diras si c'est le vieux qui a raison, ou si c'est moi. Il s'est mis dans la tête de le marier. Il ne répète que ça. Mais demande-lui donc avec qui il va le marier. Si encore c'était une vraie fiancée, je ne dirais rien. Suis-je donc l'ennemie de mon enfant ? Mais c'est que cette fille a fauté.

AKIM. — Oh ! c'est injuste... Tu calomnies, pour ainsi dire, injustement cette fille. Car, cette fille, le malheur lui est venu, pour ainsi dire, de mon fils.

PIOTR. — Quel malheur ?

AKIM. — C'est qu'elle a été, pour ainsi dire, donc, avec mon fils Nikita, donc, avec Nikita.

MATRIONA. — Tais-toi ; moi j'ai la langue un peu plus déliée, laisse-moi dire à ta place... Notre petit, avant de venir chez toi, vivait, comme tu le sais, au chemin de fer. Là, une fille qui ne vaut pas cher s'est cramponnée à lui. On l'appelle Marina, elle travaillait comme cuisinière dans leur logement. Eh bien, maintenant, cette fille soutient que c'est notre fils, Nikita, qui l'a trompée.

PIOTR. — Ce n'est pas bien.

MATRIONA. — Ce n'est pas une honnête fille. Elle fréquente tout le monde, c'est une coureuse.

AKIM. — Voilà que de nouveau, donc, ma vicille, tu n'es pas, pour ainsi dire, tu n'es pas...

MATRIONA. — Voilà tout ce qu'il sait dire, mon mari : « Donc, donc ! » Mais donc quoi ? Tu ne le sais pas toi-même. Toi, Piotr Ignatitch, ne m'écoute pas si tu veux, mais renseigne-toi sur cette fille, tous les gens te diront la même chose. C'est une traînée, sans feu ni lieu.

PIOTR, à Akim. — Eh bien, oncle Akim, s'il en est ainsi, il ne faut pas le marier. Une bru, ce n'est pas comme un soulier : tu ne l'en débarrasses pas quand tu veux.

AKIM, s'échauffant. — Ce n'est pas bien, ma vicille, pour ainsi dire, d'offenser cette fille. Parce que cette fille, donc, est brave ; bien brave, pour ainsi dire, j'ai pitié d'elle, j'ai pitié, pour ainsi dire, de la fille.

MATRIONA. — Eh oui ! Tu te fais du souci pour le malheur des autres, et tu ne vois même pas tes malheurs à toi. Tu as pitié de cette fille, et pas de ton fils. Attache-la donc autour de ton cou et promène-toi avec. Assez de bêtises.

AKIM. — Ce ne sont pas des bêtises.

MATRIONA. — Ne m'interromps pas, laisse-moi finir...

AKIM, l'interrompant. — Non ! ce ne sont pas des bêtises. Tu tournes tout à ton profit, pour ainsi dire, qu'il s'agisse de toi ou de cette fille, donc, tu tournes tout à son profit. Mais Dieu, pour ainsi dire, tournera les choses de son côté... De même ici...

MATRIONA. — Ça ne sert à rien de discuter avec toi !

AKIM. — Une fille laborieuse, à l'âme fière, pour ainsi dire... et pour nous qui sommes pauvres, donc, ça fait un bras de plus. Le mariage ne coûtera pas cher. Mais le plus

important c'est l'offense faite à la fille, donc, à cette orpheline, pour ainsi dire... une offense.

MATRIONA. — Tout le monde peut se prétendre offensé. ANISSIA. — Si tu nous écoutes, oncle Akim, nous autres femmes, nous t'en dirons de belles !

AKIM. — Et Dieu alors, et Dieu ? N'est-elle pas un être humain, la fille ? Une créature de Dieu, pour ainsi dire. Qu'en distu ?

MATRIONA. — Ah, il n'en finira pas...

PIOTR. — Ça va, oncle Akim. On ne peut pas toujours se fier à ces filles-là. Mais le petit n'est pas loin. Il faut l'amener et lui demander si c'est la vérité. Il ne mentira pas. Appelez-le donc, le petit. (*Anissia se lève.*) Dis-lui que son père l'appelle.

Anissia sort.

SCÈNE 12

Les mêmes, moins Anissia.

MATRIONA. — Voilà la meilleure solution : que le petit se prononce lui-même. A notre époque, on ne doit plus marier les gens de force. Il ne vaudra jamais l'épouser, se charger d'une honte pareille. A mon avis, il vaut mieux qu'il reste chez toi et qu'il continue à servir son maître. Ce n'est même pas la peine de le reprendre pour l'été, nous louerons quelqu'un à sa place... Toi, donne-nous dix roubles et garde-le.

PIOTR. — Nous parlerons de ça plus tard, il faut procéder par ordre, ne pas entamer une affaire avant d'en avoir fini avec l'autre.

AKIM. — Moi, pour ainsi dire, j'ai dit, Piotr Ignatitch... donc... on arrive à arranger les affaires à notre convenance, et on oublie Dieu, pour ainsi dire. On s'imagine qu'on a fait mieux et voilà que ça vous retombe dessus pour ainsi dire. On pense faire mieux, mais sans Dieu, tout va plus mal.

PIOTR. — Cela va de soi : il ne faut pas oublier Dieu.

AKIM. — Voilà que tout va plus mal, mais si on fait comme Dieu l'a ordonné, pour ainsi dire, alors, donc, on a lieu de se réjouir. C'est pourquoi j'ai pensé, pour ainsi dire, « Je vais le marier, pour ainsi dire, le petit, pour le laver du péché, pour ainsi dire. Il restera à la maison, pour

ainsi dire. Il restera à la maison, pour ainsi dire, comme il convient, et moi, je travaillerai à la ville, pour ainsi dire. C'est un travail plaisant et qui rapporte. Donc, selon la volonté de Dieu, tout irait mieux. Et l'orpheline aussi. Par exemple, l'été dernier, on a, de la même façon, volé du bois chez le commis ; les voleurs croyaient pouvoir triompher. Ils ont pu tromper le commis, pour ainsi dire, mais Dieu, donc, ils ne l'ont pas trompé. Eh bien, donc, voilà.

SCÈNE 13

Les mêmes, plus Nikita et Anoutka.

NIKITA. — Vous m'avez demandé ?

Il s'assied et sort son tabac.

PIOTR, d'une voix douce, et avec un ton de reproche. — Eh bien, tu ne connais donc pas les usages ? Ton père te fait venir et toi tu tripotés ton tabac et tu t'assieds. Lève-toi et viens ici.

Nikita, souriant, vient se mettre à côté de la table, à laquelle il s'appuie.

AKIM. — Il y a, pour ainsi dire, contre toi, Nikita, une plainte... donc une plainte.

NIKITA. — De qui, une plainte ?

AKIM. — De qui ? D'une jeune fille, d'une orpheline, pour ainsi dire, une plainte contre toi, de cette même Marina, pour ainsi dire...

NIKITA, en riant. — C'est drôle, ma foi ! De quelle nature, cette plainte ? Qui donc t'en a parlé ? Elle-même ?

AKIM. — C'est moi, maintenant, qui t'interroge, et toi, pour ainsi dire, tu devrais répondre. T'es-tu lié avec cette jeune fille pour ainsi dire... c'est-à-dire, t'es-tu lié avec elle, pour ainsi dire ?

NIKITA. — Je ne comprends absolument pas ce que vous me demandez.

AKIM. — Des bêtises, pour ainsi dire. Y en a-t-il eu, des bêtises, donc, entre vous ?

NIKITA. — Oh ! avec une cuisinière, surtout quand on n'a rien d'autre à faire, on plaisante, on joue de l'accordéon, et puis, elle danse. Toutes sortes de bêtises, quoi !

PIOTR. — Nikita, ne fais pas le malin. Quand ton père te pose une question, réponds ouvertement.

AKIM, solennel. — Nikita ! Tu peux cacher quelque chose

se aux gens, mais à Dieu, tu ne peux rien cacher ! Alors, Nikita, pour ainsi dire, réfléchis et ne mens pas. C'est une orpheline, pour ainsi dire, on ne doit pas l'offenser ; une orpheline, pour ainsi dire. Et parle pour le mieux.

NIKITA. — Mais, il n'y a rien à dire. Je vous ai tout dit, puisqu'il n'y a rien à dire. (S'échauffant :) Elle peut raconter tout ce qu'elle veut sur moi, comme sur un mort. Pourquoi donc n'a-t-elle pas parlé de Fedka Mikichkine ? On n'a plus le droit de plaisanter alors ? Elle peut dire tout ce qu'elle veut.

AKIM. — Oh, Nikita, prends garde ! Tous les mensonges se découvrent. S'est-il passé quelque chose, oui ou non ?

NIKITA, à part. — C'est qu'ils s'accrochent ! (A Akim :) Je vous dis que je ne sais rien. Il ne s'est rien passé entre elle et moi. (Avec colère :) Mais, par le Christ, que je ne puisse plus bouger d'ici ! (Il fait un signe de croix.) Je ne sais rien. (Silence. Nikita reprend, encore plus emporté :) Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de me marier avec elle ? C'est vraiment un scandale ! A notre époque, on n'a plus le droit de marier les gens de force ! Tout simplement... Et je vous ai juré que je ne savais rien de rien.

MATRIONA, à son mari. — Voilà comment elle est, la petite tête d'imbecile. Tout ce qu'on lui raconte, il le croit. Tu as embêté le petit pour rien. Il vaut mieux qu'il reste où il est, chez son patron. Le patron va nous donner dix roubles pour subvenir à nos besoins. Et quand il sera temps, nous le marierons.

PIOTR. — Eh bien, oncle Akim ?

AKIM fait claquer sa langue, puis, à son fils. — Prends garde, Nikita, une larme de l'offense, donc, ne tombe pas à côté, mais toujours sur la tête de l'homme qui l'offensa. Prends garde à ça !

NIKITA. — Mais prendre garde à quoi ? Prends garde toi-même.

Il se rassied.

ANOUTKA. — Il faut que j'aille le dire à maman. Elle sort en courant.

SCÈNE 14

Piotr, Akim, Matriona, Nikita.

MATRIONA, à Piotr. — C'est toujours comme ça, Piotr

Ignatitch. Quand il s'est mis quelque chose dans la tête, impossible de l'en faire sortir. Nous t'avons dérangé pour rien. Quant au petit, qu'il reste ici, comme avant, garde-le, c'est ton serviteur.

PIOTR. — Qu'en penses-tu, oncle Akim ?

AKIM. — Eh bien, moi, donc, je ne veux pas forcer le petit, seulement, donc, je voulais, pour ainsi dire...

MATRONA. — Tu ne sais pas toi-même ce que tu veux dire. Qu'il vive ici, comme avant. D'ailleurs, il ne veut pas s'en aller. Et puis, qu'est-ce que nous ferions de lui ? Nous saurons bien nous arranger tout seuls.

PIOTR. — Une chose, oncle Akim : Si tu ne le reprends pas pour l'été, je n'ai pas besoin de lui pour l'hiver. S'il doit vivre ici, ce sera pour toute l'année.

MATRONA. — Eh bien, il restera toute l'année. Nous, à la maison, au moment des travaux, nous louerons bien quelqu'un. Que le petit vive ici, et toi, tu nous donneras tout de suite dix roubles.

PIOTR. — Eh bien donc, pour une année encore ?

AKIM soupire. — Eh bien, puisque c'est comme ça, donc, puisque c'est comme ça, pour ainsi dire, alors, soit !

MATRONA. — Encore une année, à partir du samedi de la Saint Dimitri. Pour le prix, tu ne nous vexeras pas, mais donne-nous tout de suite les dix roubles. Rends-nous ce service.

Elle se lève et salue.

SCÈNE 15

Les mêmes, plus Anissia et Anioutka.

Anissia s'assied à l'écart.

PIOTR. — Eh bien, on est d'accord. Allons maintenant à l'auberge, boire un coup. Viens, oncle Akim, boire un verre de vodka.

AKIM. — Je ne prends pas d'alcool, je n'en bois pas.

PIOTR. — Mais tu prendras bien du thé.

AKIM. — Du thé, oui. Du thé, j'en prendrai.

PIOTR. — Les femmes aussi prendront du thé. Toi, Nikita, va rentrer les moutons et ramasse la paille.

NIKITA. — Entendu.

Tous sortent, sauf Nikita. La nuit tombe.

SCÈNE 16

Nikita, seul.

NIKITA allume une cigarette. — Comme ils se sont accrochés à moi ! « Dis-nous comment tu t'amuses avec les filles ». Ce serait bien trop long à raconter ! Epouse-la donc, qu'il me dit. Si je les épousais toutes, j'en aurais des femmes ! Quel besoin ai-je donc de me marier ? Je ne vis pas moins bien que les hommes mariés, et tout le monde m'envie. Quand j'ai fait le signe de croix devant l'icône, c'était comme si quelqu'un m'avait poussé. Ça réglait tout. On dit que les faux serments, c'est dangereux. Des bêtises, tout ça. Des « on dit » ! Ni plus ni moins.

SCÈNE 17

Nikita et Akoulina.

AKOULINA entre en caftan, pose la corde, enlève son caftan et se dirige vers la cave. — Tu aurais pu allumer une lampe !

NIKITA. — Pour te regarder ? Je te vois bien, même sans lumière.

AKOULINA. — Ah ! va donc !

SCÈNE 18

Les mêmes, plus Anioutka.

ANIOUTKA entre en courant et parle à voix basse à Nikita. — Nikita, viens vite, il y a quelqu'un qui te demande. Aussi vrai que je respire.

NIKITA. — Qui donc ?

ANIOUTKA. — Marina, du chemin de fer. Elle est là, au coin de la rue.

NIKITA. — Tu mens !

ANIOUTKA. — Aussi vrai que je respire.

NIKITA. — Qu'est-ce qu'elle me veut ?

ANIOUTKA. — Elle veut que tu viennes. « Je n'ai qu'un mot à dire à Nikita », qu'elle a dit. Je lui ai demandé quoi, elle n'a pas voulu me le dire. Elle m'a seulement demandé : « Est-ce vrai qu'il vous quitte ? » Et moi, je lui ait dit : « Ce n'est pas vrai, son père voulait l'emmener et le marier, mais lui, il a refusé, il est resté chez nous »

pour une année encore. » Alors, elle m'a dit : « Envoie-le moi, au nom du Christ. Il faut absolument, qu'elle a dit, que je lui dise un mot ». Ça fait un moment qu'elle attend. Va la trouver.

NIKITA. — Oh, celle-là ! Qu'est-ce que j'irais faire ?

ANIOUTKA. — Elle a dit : « S'il ne vient pas, c'est moi qui irai le voir dans l'isba ». Elle l'a dit, aussi vrai que je respire !

NIKITA. — Oh ! quand elle en aura assez d'attendre, elle s'en ira.

ANIOUTKA. — « Peut-être qu'on veut le marier avec Akoulina », qu'elle a dit !

AKOULINA s'approche de Nikita. — Marier avec Akoulina... Qui ?

ANIOUTKA. — Nikita.

AKOULINA. — Est-ce possible ? Et qui dit cela ?

NIKITA. — Eh bien, les gens. (Il la regarde et rit.) Eh bien, Akoulina, m'épouserais-tu ?

AKOULINA. — Toi ?... Avant, peut-être, mais maintenant, non.

NIKITA. — Pourquoi ne m'épouserais-tu pas maintenant ?

AKOULINA. — Parce que tu ne m'aimerais pas.

NIKITA. — Et pourquoi ?

AKOULINA. — On ne te le permettrait pas.

Elle rit.

NIKITA. — Qui ne le permettrait pas ?

AKOULINA. — Mais, la belle-mère... Elle rouspète tout le temps, et elle n'arrête pas de te surveiller.

NIKITA rit. — Tiens ! Tu en remarques, des choses !

AKOULINA. — Ce n'est pas difficile ! Je ne suis pas aveugle ! Aujourd'hui, elle n'a fait qu'insulter le père. Une vraie sorcière !

Elle s'en va à la cave.

ANIOUTKA. — Nikita ! Regarde ! (Elle regarde par la fenêtre.) Elle vient ! Je te jure que c'est elle. Je m'en vais.

Elle sort.

SCÈNE 19

Nikita, Akoulina (à la cave), Marina.

MARINA entre. — Et moi ? Qu'en fais-tu ?

NIKITA. — Mais... rien !

MARINA. — Tu veux me renier ?

NIKITA se lève, en colère. — Pourquoi es-tu venue ?

MARINA. — Oh ! Nikita !

NIKITA. — Vous êtes vraiment drôles, toutes. Pourquoi es-tu venue ?

MARINA. — Nikita !

NIKITA. — Eh bien, quoi, Nikita ! Oui, c'est moi, Nikita ! Qu'est-ce qu'il te faut ? Va-t'en, je te dis.

MARINA. — C'est bien cela, je vois que tu veux m'abandonner. Tu veux oublier.

NIKITA. — Mais oublier quoi ? Elles ne le savent pas elles-mêmes. Tu t'es mise au coin de la rue, tu as envoyé Anoutka me chercher, je n'ai pas voulu aller te voir. Donc, je n'ai que faire de toi, un point c'est tout. Tu n'as qu'à t'en aller.

MARINA. — Tu n'as que faire de moi, maintenant ! J'ai eu confiance en toi, j'ai cru que tu allais m'aimer. Tu m'as perdue, et tu n'as plus que faire de moi.

NIKITA. — Inutile de parler, tu perds ton temps... Tu as raconté des histoires à mon père. Va-t'en, s'il te plaît !

MARINA. — Tu sais bien que je n'ai aimé personne, à part toi. Que tu m'épouses ou non, je ne t'en voudrai pas. Tu n'as rien à me reprocher. Pourquoi as-tu cessé de m'aimer ? Pourquoi ?

NIKITA. — Tous ces bavardages ne servent à rien. Va-t'en.

MARINA. — Tu m'avais promis le mariage et tu m'as trompée, mais ce qui me fait le plus de peine, ce n'est pas ça, c'est que tu as cessé de m'aimer... Et ce qui me fait encore plus de peine, c'est que tu t'es lié avec une autre, je sais bien qui c'est.

NIKITA marche sur elle, avec colère. — Hé ! A quoi bon discuter avec vous autres femmes. On ne peut pas vous faire entendre raison. Va-t'en, je te dis, sinon je fais un malheur.

MARINA. — Un malheur ! Quoi, tu vas me battre ? Eh bien, bats-moi ! Mais pourquoi détournes-tu la tête ? Hé ! Nikita ?

NIKITA. — Parce que ce n'est pas bien. Il peut venir du monde. A quoi bon bavarder inutilement ?

MARINA. — Tout est fini. Le passé s'est envolé. Tu veux que je l'oublie. Eh bien, Nikita, rappelle-toi... J'avais gardé précieusement mon honneur de jeune fille. Tu m'as perdu pour rien, tu m'as trompée. Tu n'as pas eu pitié d'une orpheline (*elle pleure*), tu m'as reniée. Tu m'as tuée, mais je ne t'en veux pas. Que Dieu soit avec toi. Si tu trouves une meilleure femme, tu m'oublieras, sinon, tu te souviendras de moi. Tu te souviendras, Nikita. Adieu, puisque c'est comme ça. Je t'ai beaucoup aimé, tu sais ! Adieu, pour la dernière fois !

Elle veut l'embrasser et lui prend la tête.

NIKITA se dégage. — Oh ! A quoi bon parler avec vous autres ! Si tu ne veux pas partir, c'est moi qui partirai, et tu resteras seule ici.

MARINA crie, soudain. — Animal ! (*Près de la porte* :) Dieu ne t'accordera pas le bonheur !

Elle sort en pleurant.

SCÈNE 20

Nikita et Akoulina.

AKOULINA sort de la cave. — Tu es un chien, Nikita !

NIKITA. — Pourquoi donc ?

AKOULINA. — Comme elle criait !

Elle pleure.

NIKITA. — Qu'est-ce que ça peut te faire, à toi ?

AKOULINA. — Qu'est-ce que ça peut me faire ? Tu l'as blessée... Tu me blesseras aussi, de la même façon... Chien que tu es !

Elle s'en va dans la cave.

SCÈNE 21

Nikita, seul.

NIKITA, après un silence. — Quelle histoire ! J'aime bien les femmes, elles sont douces comme du sucre ; mais une fois qu'on a péché avec elles, malheur !

ACTE II

Le décor représente la rue, avec l'isba de Piotr. Côté jardin, une isba avec un vestibule précédé d'un perron ; côté cour, une porte cochère et une partie de la cour. Entre le premier et le deuxième acte six mois se sont passés.

SCÈNE 1

Anissia, seule.

ANISSIA s'arrête, tend l'oreille. — Il grogne encore. Il a dû descendre de son poêle.

SCÈNE 2

Anissia et Akoulina.

Akoulina entre.

ANISSIA. — Il appelle. Va voir ce qu'il veut. Comme il hurle !

AKOULINA. — Pourquoi n'y vas-tu pas, toi ?

ANISSIA. — Va, on te dit !

Akoulina entre dans l'isba.

SCÈNE 3

Anissia, seule.

ANISSIA. — Il m'a exténuée. Il ne veut pas me dire où est l'argent, rien à faire ! Hier, il est allé dans le vestibule, c'est là qu'il avait dû le cacher ! Où est l'argent maintenant, je n'en sais rien ! Heureusement, il a peur de s'en séparer. Il le garde toujours à la maison. Si je pouvais le trouver ! Hier, il ne l'avait pas sur lui. Maintenant, je ne sais plus où il est. Il m'a exténuée.

SCÈNE 4

Anissia et Akoulina.

Akoulina sort de l'isba, en nouant son fichu.

ANISSIA. — Où vastu ?

AKOULINA. — Où je vais ? Il m'a demandé d'appeler tante Marfa. « Va m'appeler tante Marfa, qu'il a dit. Je vais mourir, qu'il a dit, il faut que je lui dise un mot. »

ANISSIA, à part. — Il appelle sa sœur. Oh mon Dieu ! Oh ! Il veut sans doute lui donner son argent ! Que faire ? (*A Akoulina :*) Ne t'en va pas ! Où allais-tu ?

AKOULINA. — Chercher la tante !

ANISSIA. — N'y va pas, je te dis ! J'irai moi-même. Toi, va au ruisseau avec le linge. Sinon tu n'auras pas fini avant ce soir.

AKOULINA. — Mais c'est à moi qu'il a demandé.

ANISSIA. — Va où on te dit. Je te dis que j'irai moi-même chercher tante Marfa. Prends les chemises sur la haie.

AKOULINA. — Les chemises ? Et toi, tu ne pourrais pas y aller ? C'est à moi qu'il a demandé.

ANISSIA. — Je t'ai dit que j'y allais moi-même. Où est Aniouтка ?

AKOULINA. — Aniouтка ? Elle garde les veaux.

ANISSIA. — Envoie-la moi. Ils ne se sauveront pas.

SCÈNE 5

Anissia, seule.

ANISSIA. — Si je n'y vais pas, il va m'insulter ; si j'y vais, il laissera tout l'argent à sa sœur. Mes efforts n'auront servi à rien. Je ne sais que faire ! J'ai perdu la tête !
Elle continue à travailler.

SCÈNE 6

Anissia et Matriona.

Matriona entre, munie d'une canne et d'un petit paquet. On comprend qu'elle arrive de voyage.

MATRIONA. — Que Dieu te donne des forces, ma jolice...

ANISSIA se retourne, laisse son travail et bat des mains, de joie. — Je ne m'attendais pas à te voir, ma petite tante. Dieu t'envoie à propos.

MATRIONA. — Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

ANISSIA. — Je ne sais plus que faire... Un grand malheur !

MATRIONA. — Quoi donc ? On m'a dit qu'il vivait encore.

ANISSIA. — Ne m'en parle pas ! Il vit, mais c'est comme s'il ne vivait pas, et pourtant, il ne meurt pas.

MATRIONA. — Et l'argent ? L'a-t-il donné à quelqu'un ?

ANISSIA. — Il vient de demander qu'on lui amène Marfa, sa sœur. C'est pour l'argent, sans doute.

MATRIONA. — Certainement. Mais ne l'aurait-il pas déjà refilé à quelqu'un d'autre ?

ANISSIA. — A personne ! Je ne le quitte pas des yeux, je suis comme un autour.

MATRIONA. — Où est donc l'argent ?

ANISSIA. — Il ne le dit pas. Et je n'arrive pas à le savoir. Il change sans cesse d'endroit. Et puis, Akoulina me gêne. Elle est bête, on le sait ; mais quand même, elle obéit, elle épée. Oh, ma pauvre tête ! Je suis torturée.

MATRIONA. — Ma jolice, ce n'est pas dans tes mains qu'il remettra son argent, et tu passeras toute ta vie à pleurnicher. Ils te chasseront sans un sou. Tu auras peine, peine pendant des années avec cet homme que tu n'aimes pas, et il te faudra, une fois veuve, mendier ton pain.

ANISSIA. — Oh, tais-toi, tante ! Mon cœur est tout brisé, et je ne sais que faire, à qui demander conseil. J'en ai parlé à Nikita, mais il a peur, il ne veut pas se mêler de cette affaire. Il m'a seulement dit hier que l'argent se trouvait sous le plancher.

MATRIONA. — Alors ? Tu as cherché ?

ANISSIA. — Je n'ai pas pu, il traîne toujours par là. J'ai remarqué que tantôt il le porte sur lui, tantôt il le cache.

MATRIONA. — Ma fille, n'oublie pas ceci : Si tu commets une seule erreur, tu en pâtiras toute ta vie. (*Baissant la voix :*) Eh bien ! lui as-tu donné du thé fort ?

ANISSIA. — Oh !

Au moment où elle va répondre, elle aperçoit la commère et se tait.

SCÈNE 7

Les mêmes, plus la commère.

LA COMMÈRE passe devant l'isba, écoute les cris qui viennent de l'intérieur. A Anissia. — Voisine ! Anissia ! Hé Anissia ! C'est bien ton homme qui t'appelle ?

ANISSIA. — Il tousse toujours comme ça, comme s'il criait. Il ne va pas fort.

LA COMMÈRE s'approche de Matriona. — Bonjour bouchka, d'où est-ce que le bon Dieu t'amène ?

MATRIONA. — Mais de chez moi, ma chère. Je suis venue revoir mon fils. Je lui ai apporté des chemises. C'est mon enfant à moi ; il faut que je m'occupe de lui.

LA COMMÈRE. — C'est bien naturel. (A Anissia :) Je voulais, voisine, blanchir le rouge. Mais je vois que c'est encore trop tôt. Les gens n'ont pas encore fait leur commande.

ANISSIA. — Pourquoi se presser ?

MATRIONA. — Alors ! Lui a-t-on déjà administré le vitique ?

ANISSIA. — Bien sûr ! Le pope est venu hier.

LA COMMÈRE. — Moi aussi, je l'ai vu hier, ma petite mère ! Comment son âme peut-elle encore tenir au corps ? Il est devenu si faible ! La veille, ma petite mère, il était presque mort, on l'a installé sous les icônes. On avait commencé à le pleurer, on se préparait même à laver son corps.

ANISSIA. — Il en est revenu, il s'est levé. Et maintenant, il traîne de nouveau !

MATRIONA. — Eh bien, allez-vous lui faire donner l'Extrême-Onction ?

ANISSIA. — Les gens me le conseillent. Si demain il est encore en vie, nous enverrons chercher le pope.

LA COMMÈRE. — Oh, tu dois bien souffrir, ma petite Anissia ! Ce n'est pas pour rien qu'on dit : « Celui qui souffre le plus, ce n'est pas le malade, c'est celui qui le garde. »

ANISSIA. — Oh oui, je souffre ! Si on voyait seulement une issue ! N'importe laquelle !

LA COMMÈRE. — Ça se comprend ! L'épreuve est rude. Voilà toute une année qu'il se meurt. Et toi, tu ne peux plus bouger.

MATRIONA. — Être veuve n'est pas amusant non plus ! Pour une jeune femme, passe encore ; mais dans les vieux jours, qui s'occupera d'elle ? La vicillesse est bien triste ! Ainsi, moi, par exemple. Je n'ai pas fait un chemin tellement long, et me voilà toute fatiguée, je ne sens plus mes jambes. Et mon fils, où est-il ?

ANISSIA. — Il laboure. Entre donc dans la maison, nous allons faire chauffer le samovar, tu reprendras haleine en buvant ton thé.

MATRIONA, elle s'assied. — Oh que je suis fatiguée, mes amies ! Quant à l'Extrême-Onction, c'est absolument nécessaire. On dit que ça fait beaucoup de bien à l'âme.

ANISSIA. — Oui, demain, on ira chercher le pope.

MATRIONA. — C'est cela, ça vaut mieux. Et chez nous, ma fille, il y a un mariage.

LA COMMÈRE. — Comment ça, au printemps ?

MATRIONA. — Tu connais le proverbe : « Aux pauvres gens qui se marient, la nuit est courte ». Sention Matvévitch épouse Matrinka.

ANISSIA. — Enfin, elle a trouvé son bonheur.

LA COMMÈRE. — Un veuf, sans doute ! C'est pour ses enfants qu'il la prend.

MATRIONA. — Il en a quatre ! Quelle fille sensée l'épouserait ? C'est pour cela qu'il l'a prise. Elle est bien contente ! On a bu du vin, tu comprends, mais le verre n'était pas très solide, on en a renversé !

LA COMMÈRE. — Voyez-vous ça... Oui, on en parlait ! Mais a-t-il beaucoup de revenus, le moujik ?

MATRIONA. — Pour le moment, ils ne vivent pas mal !

LA COMMÈRE. — C'est vrai que personne n'épouserait un homme avec des enfants ! Comme notre Mikhaïlo, par exemple : un moujik, ma petite mère...

UNE VOIX DE MOUJIK. — Hé ! Mavra, où diable es-tu ? Va donc faire rentrer la vache !

La commère sort.

Anissia et Matriona.

MATRIONA pendant que la commère s'en va, parle sur un ton normal. — Nous l'avons mariée, ma fille, pour couvrir le péché. Comme ça, mon imbécille n'y pensera plus pour Nikita. (Elle baisse tout à coup la voix :) Elle est partie... (Murmurant :) Eh bien ! Je te demandais si tu lui avais donné du thé ?

ANISSIA. — Ne m'en parle pas ! Il aurait mieux valu le laisser mourir de sa mort naturelle : il n'est pas mort, et moi, j'ai péché quand même. Oh ! ma pauvre tête ! Pourquoi n'as-tu donc donné ces poudres ?

MATRIONA. — Quoi, quoi, ces poudres ? Ce sont, ma fille, des poudres somnifères. Pourquoi ne pas en donner ? Elles ne font pas de mal.

ANISSIA. — Je ne parle pas des poudres somnifères, mais des autres. Des blanches.

MATRIONA. — Eh bien, ces poudres-là, ma jolie, ce sont des remèdes.

ANISSIA, soupirant. — Je sais, mais j'ai peur. Il m'a torturée.

MATRIONA. — Alors, tu lui en as donné beaucoup ?

ANISSIA. — Je lui en ai donné deux fois.

MATRIONA. — Et... aucun effet ?

ANISSIA. — J'ai trempé mes lèvres dans le thé après l'avoir mise ; il était un peu amer. Lui, il l'a bu, et puis, il m'a dit : « Même le thé me dégoûte. » Et moi, je lui ai répondu : « Quand on est malade, tout paraît amer. » Mais j'ai eu une peur, ma tante !

MATRIONA. — N'y pense pas. Plus tu y penses, plus c'est mauvais !

ANISSIA. — Il aurait mieux valu que tu ne m'en donnes pas, que tu ne me pusses pas au péché. Chaque fois que j'y pense, mon cœur se serre. Ah ! pourquoi m'en as-tu donné ?

MATRIONA. — Mais qu'est-ce qui te prend, ma jolie ? Le Christ soit avec toi ! Pourquoi rejettes-tu ça sur moi ? Prends garde, ma fille, n'accuse pas les gens qui n'y sont pour rien. S'il arrive quelque chose, moi, je ne suis pas au courant. Pour savoir, je ne sais rien, pour connaître, je

ne connais rien. Je jurerai en baisant la croix que je ne t'ai pas donné de poudre, que je n'ai jamais vu ni entendu parler de ces poudres-là. Penses-y bien, ma fille... Hier encore, nous causions de toi. « Comme elle peine, la pauvre, disions-nous. Ta belle-fille est une sottise, le moujik pourri n'est qu'un embarras. Rien à espérer d'une vie pareille. »

ANISSIA. — Moi, je ne nierai rien. Une telle vie mène non seulement à ces choses-là, mais on peut même se pendre, ou alors l'étouffer, lui. Est-ce donc une vie ?

MATRIONA. — Eh bien, c'est ça ! Nous n'avons pas le temps de rester là, bouche bée. Il faut, coûte que coûte, trouver l'argent et lui faire boire du thé.

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête ! Je ne sais plus que faire à présent... Et j'ai une peur ! Oh ! s'il pouvait mourir de mort naturelle ! Je ne voudrais pas en être responsable !

MATRIONA, en colère. — Alors, pourquoi ne dit-il pas où est son argent ? Quoi, il va l'emporter avec lui, et peronne n'en profitera ? Est-ce bien d'agir ainsi ? Faudra-t-il que cette somme soit perdue ? Ne serait-ce pas un péché ? Pourquoi fait-il ça ? On ne va pas le laisser faire.

ANISSIA. — Je ne sais plus, moi. Il m'a exténuée.

MATRIONA. — Comment, tu ne sais pas ! La chose est pourtant claire. Si tu fais une erreur maintenant, tu le regretteras toute ta vie. Il donnera tout son argent à sa sœur, et toi tu resteras sans rien.

ANISSIA. — Oh ! c'est vrai qu'il l'avait envoyée chercher. Il faut y aller.

MATRIONA. — Ne te presse donc pas. Mets d'abord le samovar sur le feu. Nous lui ferons boire du thé, et puis nous chercherons l'argent, toutes les deux. Nous le trouverons, va !

ANISSIA. — Oh ! Pourvu qu'il n'arrive rien !

MATRIONA. — Mais, quoi ! Pourquoi perdre son temps à regarder ? Tu ne cherches l'argent qu'avec tes yeux. Tu ne l'auras jamais dans les mains ! Agis donc !

ANISSIA. — Bon. Je vais aller mettre le samovar.

MATRIONA. — Va, ma jolie. Fais tout comme il faut, pour ne pas avoir à te repentir... Voilà ! (Anissia s'éloigne, Matriona la rappelle.) Une seule chose : ne dis rien de tout cela à Nikita. Il est un peu bête. S'il entend parler de ces

poudres, Dieu sait ce qu'il fera ! Il est trop sensible, lui ! Tu sais, il ne serait même pas capable de tordre le cou à un poulet ! Ne lui en parle pas. Il n'y comprendrait rien. Elle s'arrête, effrayée. Sur le seuil, apparaît Piotr.

SCÈNE 9

Les mêmes, plus Piotr.

PIOTR, s'appuyant au mur, il se traîne sur le perron et crie d'une voix faible. — Avec vous, pas moyen de se faire entendre ? Oh ! Anissia ! Qui est-ce qui est ici ?

Il se laisse tomber sur un banc.

ANISSIA sort d'une encoignure. — Pourquoi est-tu sorti ? Tu aurais dû rester allongé.

PIOTR. — Est-ce que la fille est allée chercher Marfa ? Oh ! que je souffre ! Si je pouvais mourir tout de suite !

ANISSIA. — Elle n'avait pas le temps d'y aller, je l'ai envoyée au ruisseau. J'irai moi-même dès que j'aurai fini.

PIOTR. — Envoie Aniotka... Où est-elle ? Oh ! que je souffre ! Oh ! je meurs !

ANISSIA. — Je l'ai envoyée chercher.

PIOTR. — Oh ! Où donc est-elle ?

ANISSIA. — Elle est là, la maudite !

PIOTR. — Oh ! Je n'ai plus de force ! Mes entrailles sont en feu. On dirait une vrille qui tourne, qui tourne... Pourquoi m'avez-vous abandonné comme un chien ? Personne pour me donner seulement à boire ! Oh ! Envoie-moi Aniotka !

ANISSIA. — La voilà. Aniotka, va donc près de ton père.

SCÈNE 10

Les mêmes, plus Aniotka.

Aniotka entre en courant, Anissia se cache dans l'encoignure.

PIOTR. — Va donc... Oh !... chez la tante Marfa. Dis-lui que papa l'appelle... qu'elle vienne... J'ai besoin de la voir.

ANIOUTKA. — Entendu.

PIOTR. — Attends. Dis-lui de se dépêcher. Dis-lui que je vais mourir. Oh ! Oh !

ANIOUTKA. — Je prends mon fichu et j'y cours. Elle sort en courant.

SCÈNE 11

Piotr, Anissia, Matriona.

MATRIONA, en clignant de l'œil. — Eh bien, ma fille, n'oublie pas ce que tu as à faire. Va dans l'isba, faufile-toi partout. Cherche, comme un chien cherche ses puces. Fouille tout. Moi, je vais chercher sur lui.

ANISSIA, à Matriona. — Tout de suite. Avec toi, je me sens toujours plus courageuse. (Elle s'approche du perron ; à Piotr :) Veux-tu qu'on fasse chauffer le samovar ? La tante Matriona est venue voir son fils, vous pourriez prendre un thé ensemble.

PIOTR. — Eh bien, prépare-le.

Anissia entre dans l'isba.

SCÈNE 12

Piotr et Matriona.

Matriona s'approche du perron.

PIOTR. — Bonjour.

MATRIONA. — Bonjour, mon cher bienfaiteur. Bonjour, mon cher Monsieur. Je vois que tu es bien malade. Mon vieux te plaint de tout son cœur. « Va donc, qu'il m'a dit, va voir comment il va ». Il t'envoie ses salutations.

PIOTR. — Je me meurs.

MATRIONA. — Quand je te regarde, Piotr Ignatitch, je vois vraiment que la maladie ne court pas les bois, mais qu'elle hante les gens. Tu as maigri, tu as maigri terriblement, mon petit cœur. Elle ne rend pas beau, la maladie.

PIOTR. — L'heure de ma mort est venue.

MATRIONA. — Eh bien, Piotr Ignatitch, c'est la volonté de Dieu. On t'a donné le viatique, Dieu voudra bien te laisser le temps de recevoir l'Extrême-Onction. Tu as, Dieu merci, une femme intelligente ; on t'entertera et on te citera, tout ça avec tous les honneurs... Et mon fils, tant qu'il sera là, s'occupera de la maison.

PIOTR. — Je n'ai personne à qui donner un ordre ! Ma femme est malhonnête... elle passe son temps à des bêtises... et moi, je sais tout... Je sais... La fille est sotte, et puis elle est jeune. J'ai amassé du bien, et maintenant, il n'y a personne pour en prendre soin. Cela me torture.

Il sanglote.

MATRIONA. — Eh bien, pour ce qui est de l'argent, on peut donner l'ordre...

PIOTR crie vers l'isba, à Anissia. — Elle est partie, Anioutka ?

MATRIONA, à part. — Oh ! Il s'en est souvenu !

ANISSIA, de l'isba. — Elle est partie tout de suite. Rentrez donc, je vais venir l'aider.

PIOTR. — Laisse-moi passer ici mes derniers moments. Dans l'isba, j'étouffe. Oh ! que je souffre ! Oh ! Tout mon cœur est en feu. Si je pouvais mourir, enfin !

MATRIONA. — Tant que Dieu n'aura pas appelé ton âme, elle ne partira pas toute seule. Dans la mort comme dans la vie, Dieu seul décide, Piotr Ignatitch. On ne peut pas savoir quand la mort viendra. Il arrive qu'on en réchappe. Ainsi, chez nous, au village, un moujik était presque mort...

PIOTR. — Non. Je sens que je vais mourir aujourd'hui, je le sens.

Il s'appuie contre le mur et ferme les yeux.

SCÈNE 13

Les mêmes, plus Anissia.

ANISSIA sort. — Alors, tu entres ou non ? On ne peut pas l'attendre indéfiniment. Piotr ! Hé ! Piotr !

MATRIONA s'éloigne et fait signe à Anissia de venir près d'elle. — Alors ?

ANISSIA descend du perron, s'approche de Matriona. — Je n'ai rien trouvé.

MATRIONA. — As-tu bien fouillé partout ? Et sous le parquet ?

ANISSIA. — Il n'y est pas non plus. Dans le grenier, peut-être. Il y est monté, hier.

MATRIONA. — Cherche, cherche encore. N'oublie pas un seul coin de la maison. Je crois qu'il va mourir aujourd'hui, ses ongles sont devenus tout bleus, et son visage a pris la couleur de la terre. Le samovar est prêt ?

ANISSIA. — Il va bientôt bouillir.

SCÈNE 14

Les mêmes, plus Nikita.

Nikita entre de l'autre côté, ou, si possible, arrive à cheval devant la porte cochère.

NIKITA, à sa mère. — Bonjour, petite mère. Tout le monde va bien chez nous ?

MATRIONA. — Dicu merci ! Nous vivons, nous mangeons encore du pain.

NIKITA. — Et le patron, comment est-il ?

MATRIONA. — Pas fort, il est là !

Elle lui indique le côté du perron.

NIKITA. — Eh bien, qu'il soit là. Qu'est-ce que ça me fait ?

PIOTR ouvre les yeux. — Nikita ! hé ! Nikita ! Viens donc ici. (Nikita s'approche. Anissia et Matriona parlent à voix basse.) Pourquoi es-tu rentré si tôt ?

NIKITA. — J'ai tout labouré.

PIOTR. — Et la bande, derrière le pont, tu l'as terminée ?

NIKITA. — C'était trop loin, je n'y suis pas allé.

PIOTR. — Trop loin ! D'ici, c'est encore plus loin. Il faudra que tu y retournes pour ça, maintenant. Tu aurais dû le faire en même temps.

Anissia ne se montre pas, mais écoute.

MATRIONA s'approche. — Oh, mon petit fils, pourquoi ne donnes-tu pas satisfaction à ton patron ? Il est malade, il se repose entièrement sur toi ; tu devrais travailler pour lui comme pour ton propre père, d'arrache-pied, et le servir comme je te l'ai ordonné.

PIOTR. — Maintenant, il faut... oh ! que tu sortes les pommes de terre. Les bonnes femmes, oh ! les apprêteront.

ANISSIA, à part. — Mais oui, tout de suite ! Il veut de

nouveau éloigner tout le monde. Il doit avoir l'argent sur lui, et il veut le cacher quelque part.

PIOTR. — Sinon... oh ! la saison de planter arrivera, et elles seront gâtées. Oh ! Je n'ai plus de forces !
Il se lève.

MATRIONA monte vivement sur le perron pour soutenir Piotr. — Veux-tu rentrer dans l'isba ?

PIOTR. — Oui. Reconduis-moi. (*Il s'arrête.*) Nikita !

NIKITA, fâché. — Quoi encore ?

PIOTR. — Je ne te verrai plus... Je vais mourir aujourd'hui... Pardonne-moi. Pardonne-moi, au nom du Christ, si je t'ai offensé... en paroles ou en actions... Si je t'ai jamais offensé, pardonne-moi.

NIKITA. — Te pardonner quoi ? Nous sommes pécheurs nous aussi.

MATRIONA. — Ah ! mon fils, essaie de sentir ce qu'il te dit.

PIOTR. — Pardonne-moi, au nom du Christ !

Il pleure.

NIKITA, très ému. — Dieu te pardonnera, oncle Piotr. Je n'ai aucune raison de t'en vouloir. Tu ne m'as jamais fait aucun mal. C'est toi, plutôt, qui devrais me pardonner. Je suis peut-être plus coupable envers toi.

Il pleure. Piotr se retire en pleurant. Matriona le suit.

SCÈNE 15

Nikita et Anissia.

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête ! Ce n'est pas pour rien qu'il a dit ça... Il doit avoir une idée derrière la tête. (*S'approchant de Nikita :*) Eh bien, tu disais que l'argent était sous le parquet. Il n'y est pas.

NIKITA ne lui répond pas, il pleure. — Il ne m'a jamais fait de mal. Rien que du bien ! Et moi, voilà ce que j'ai fait !

ANISSIA. — Bon, ça va ! Où est l'argent ?

NIKITA, fâché. — Qui le sait ? Cherche toi-même !

ANISSIA. — Pourquoi es-tu si pitoyable ?

NIKITA. — J'ai pitié de lui... J'ai pitié... Comme il a pleuré... Oh...

ANISSIA. — Vois-tu cette pitié qui le prend ! C'est bien sur lui qu'il faut s'apitoyer ! Il t'a traité comme un chien, oui, comme un chien, encore tout à l'heure, il a ordonné qu'on te chasse d'ici. C'est de moi que tu devrais avoir pitié.

NIKITA. — Pourquoi avoir pitié de toi ?

ANISSIA. — Il va mourir sans dire où est l'argent.

NIKITA. — N'aie pas peur, il ne le cachera pas.

ANISSIA. — Oh, mon petit Nikita ! Il a envoyé chercher sa sœur, il veut le lui remettre. Ce sera notre malheur, comment vivrons-nous s'il lui donne l'argent ? Ils ne chasseront de la maison. Si tu faisais un effort ? Tu m'as dit qu'il est monté hier soir au grenier.

NIKITA. — Je l'ai vu redescendre, mais qui sait où il a fourré l'argent ?

ANISSIA. — Oh, ma pauvre tête ! Je vais fouiller au grenier.

SCÈNE 16

Les mêmes, et Matriona.

Matriona sort de l'isba, descend vers Anissia et Nikita et leur parle à voix basse.

MATRIONA. — Ne te fatigue pas à chercher, il a l'argent sur lui, je l'ai senti. Il est attaché à un cordon.

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête !

MATRIONA. — Si tu n'agis pas maintenant, tu n'auras rien après. La sœur viendra chercher l'argent et alors, adieu !

ANISSIA. — Effectivement, si elle veut, il le lui donnera. Que faire ? Ma pauvre tête !

MATRIONA. — Que faire ? Écoute-moi donc ! Le samovar bout déjà. Va préparer du thé, donne-lui en une tasse (*à voix très basse :*) ajoute toute la poudre qui te reste, et fais-le lui boire. Dès qu'il aura bu, prends-lui l'argent. Ne crains rien, il n'ira sûrement pas le raconter.

ANISSIA. — Oh ! j'ai peur !

MATRIONA. — Ne discute pas, fonce... Quant à moi, je vais surveiller la sœur, ne te décourage pas. Prends l'argent et apporte-le ici. Nikita le cachera.

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête ! Comment m'y prendre ? Et... et...

MATRIONA. — Ne discute pas, je te dis. Fais ce que je te demande. Nikita !

NIKITA. — Quoi ?

MATRIONA. — Toi, reste ici, sur le banc. S'il arrive quelque chose...

NIKITA, avec un geste désespéré. — Elles en imaginent des choses, ces femmes ! Elles vont me tourner complètement la tête. Laissez-moi en paix ! J'aime mieux aller sortir les pommes de terre.

MATRIONA l'arrête en le saisissant par le bras. — Reste, je te dis.

SCÈNE 17

Les mêmes, plus Anioutka, qui entre.

ANISSIA. — Alors ?

ANIOUTKA. — Elle était dans le potager, chez sa fille. Elle vient tout de suite.

ANISSIA. — Elle vient ! Qu'allons-nous faire ?

MATRIONA, à Anissia. — Dépêche-toi, fais ce que je t'ai dit.

ANISSIA. — Je ne sais plus rien, tout se mélange dans ma tête. Anioutka, ma petite, va retrouver les veaux, qu'ils ne se sauvent pas. Oh ! Je n'ai pas le courage !

MATRIONA. — Va vite, il ne restera plus d'eau dans le samovar.

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête !

Elle sort.

SCÈNE 18

Matriona et Nikita.

MATRIONA s'approche de son fils. — Oui, mon fils. (Elle s'assied à côté de lui, sur le banc). Il faut songer aussi à tes affaires, ne pas les négliger.

NIKITA. — Quelles affaires ?

MATRIONA. — Mais il faut voir comment tu vas vivre dans ce monde.

NIKITA. — Vivre dans ce monde ? Mais comme tout le monde !

MATRIONA. — Mais le vieux va probablement mourir aujourd'hui !

NIKITA. — Qu'il meure et que son âme repose en paix. Qu'est-ce que ça peut me faire ?

MATRIONA, tout en parlant, elle ne quitte pas des yeux le seuil de l'isba. — Hé ! mon fils. Quand on vit, il faut penser à la vie. Il faut de l'intelligence pour ça, mon trésor. J'ai couru partout pour tes affaires, j'ai fatigué mes jambes pour m'occuper de toi. Ne l'oublie pas, sois reconnaissant.

NIKITA. — De quoi t'es-tu donc occupée ?

MATRIONA. — De tes affaires, de ton avenir. Il faut s'y prendre à l'avance, sinon on n'obtient rien. Tu connais Ivan Mosséitch ? Je suis en bons termes avec lui. Je suis allée le voir hier. Jadis, je lui avais arrangé une affaire. En causant, comme ça, je lui dis : « Que me conseillez-vous, Ivan Mosséitch ? Par exemple, lui dis-je, un moujik veuf a pris, par exemple, une seconde femme, et par exemple, il n'a pour enfants qu'une fille de sa première femme, et une de la nouvelle. Alors, dis-je, quand ce moujik va mourir, un autre moujik peut-il épouser la veuve ? Peut-il, lui dis-je, ce moujik, marier les deux filles et rester seul à la maison ? C'est possible, qu'il me dit, mais seulement, il faut beaucoup d'efforts pour cela. Avec de l'argent, qu'il me dit, on peut arranger cette affaire. Sans argent, qu'il dit, ce n'est même pas la peine d'essayer. »

NIKITA rit. — Oh ! Cela va sans dire ! On n'a qu'à donner de l'argent. Tout le monde en a besoin.

MATRIONA. — Alors, mon petit, je lui ai tout raconté en détail. D'abord, qu'il dit, il faut que ton fils s'inscrive dans ce village. Pour cela, il faut de l'argent, pour faire taire les vieux. Alors, ils l'aideront. Il faut faire tout, qu'il dit, avec intelligence. Regarde (elle sort un papier de son sac), il a écrit sur ce papier ; lis-le, toi, tu es instruit. Nikita lit, Matriona écoute.

NIKITA. — Ce papier est clair : c'est un certificat d'inscription. Il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour le comprendre.

MATRIONA. — Maintenant, écoute bien ce qu'a ordonné Ivan Mosséitch. « Avant tout, tante, qu'il dit, garde-toi de lâcher l'argent. Si elle n'a pas d'argent, elle ne pourra pas se remarier. L'argent, comme on dit, commande tout. » Donc, fais attention, mon fils, le moment est venu.

NIKITA. — Qu'est-ce que ça me fait ? C'est son argent à elle, qu'elle y pense toute seule.

MATRIONA. — Comme tu raisones, mon fils ! Est-ce qu'une femme est capable de penser ? Même si elle tenait l'argent, elle ne saurait pas comment l'utiliser. Les femmes, on les connaît ! Toi, tu es un moujik. Toi, tu sauras le cacher et veiller à tout. Tu es quand même plus intelligent, s'il y a quelque chose à faire.

NIKITA. — Oh ! Tous vos raisonnements de femmes ne valent pas cher !

MATRIONA. — Comment donc ! Prends l'argent, et la femme sera à ta disposition. Si par hasard elle voulait se rebiffer, on aura de quoi la décider.

NIKITA. — Oh ! laissez-moi tranquille. Je n'en vais.

SCÈNE 19

Nikita, Matriona, Anissia.

Anissia sort en courant, toute pâle, de l'isba.

ANISSIA, à Matriona. — Il l'avait bien sur lui, le voilà. Elle montre l'argent sous son tablier.

MATRIONA. — Donne-le à Nikita, il le cachera. Nikita, prends-le, cache-le quelque part.

NIKITA. — Eh bien ! donne !

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête ! Je vais le cacher moi-même !

Elle va vers la porte cochère.

MATRIONA la saisit par la main. — Où vas-tu ? On t'arrêtera. Voilà sa seur qui arrive. Donne-le à Nikita, il est au courant. Quelle étourdie !

ANISSIA s'arrête, indécise. — Oh ! ma pauvre tête !

NIKITA. — Eh bien, donne, quoi ! Je vais le fourrer quelque part.

ANISSIA. — Où vas-tu le fourrer ?
NIKITA. — Tu as peur, peut-être ?
Il rit.

SCÈNE 20

Les mêmes, plus Akoulina.

Akoulina arrive avec le linge.

ANISSIA. — Oh ! ma pauvre tête ! (Elle donne l'argent.) Nikita, prends garde.

NIKITA. — Pourquoi as-tu peur ? Je le cacherai si bien que je ne saurai plus moi-même le retrouver.
Il s'en va.

SCÈNE 21

Matriona, Anissia, Akoulina.

ANISSIA, pleine d'effroi. — Oh ! et si lui...

MATRIONA. — Alors ? Il est mort ?

ANISSIA. — Je crois que oui ! Quand j'ai pris l'argent, il n'a rien senti.

MATRIONA. — Entre donc dans l'isba. Voilà Akoulina qui arrive.

ANISSIA. — Alors quoi ? C'est moi qui ai péché... et lui, avec l'argent...

MATRIONA. — Assez, rentre dans l'isba. Voilà Marfa qui s'amène aussi.

ANISSIA. — J'ai eu confiance en lui. Qu'est-ce qu'il va arriver ?

Elle sort.

SCÈNE 22

Marfa, Akoulina, Matriona.

Marfa entre d'un côté, Akoulina de l'autre.

MARFA, à Akoulina. — Je serais venue bien plus tôt, mais j'étais chez ma fille. Alors, qu'est-ce qui se passe avec le vieux ? Il veut donc mourir ?

AKOULINA pose le linge. — Qui sait ! Moi, j'étais au ruisseau.

MARFA, désignant Matriona. — Et celle-là, d'où vient-elle ?

MATRIONA. — De Zouév. Je suis la mère de Nikita. De Zouév, ma chère. Bonjour. Ton frère est faible maintenant, très faible. Il était sorti tout à l'heure. « Envoie-moi ma sœur, qu'il a dit. Car, qu'il dit... » Mais peut-être qu'il est déjà mort !

SCÈNE 23

Les mêmes, plus Anissia.

Anissia sort de l'isba en criant, saisit un pilier et commence à hurler.

ANISSIA. — Oh, oh, oh... A qui m'a-t-il laissée... et... oh, oh, oh... à qui m'a-t-il laissée... oh, oh, oh... malheureuse veuve... pour toute ma vie... il a fermé ses yeux...

SCÈNE 24

Les mêmes, plus la commère.

La commère et Matriona saisissent Anissia sous les bras. Akoulina et Marfa entrent dans l'isba. La foule accourt.

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Il faut appeler les vieilles, il faut le préparer.

MATRIONA retrousse ses manches. — Y a-t-il de l'eau dans le chaudron ? Sinon, il y en a dans le samovar. Si on ne l'a pas vidé. Je vais me mettre à la besogne, moi aussi.

ACTE III

L'isba de Piotr. Depuis l'acte II, neuf mois se sont écoulés. Anissia, très pauvrement vêtue, est assise à son métier. Fille tisse. Aniouka est sur le poêle.

SCÈNE I

MITRITCH, vieux vilet de ferme, soldat en retraite, entre lentement et ôte son caftan. — Dieu me sauve ! Eh bien, le patron n'est pas rentré ?

ANISSIA. — Quoi ?

MITRITCH. — Nikita n'est pas revenu de la ville ?

ANISSIA. — Non.

MITRITCH. — Il s'amuse, sans doute ! O Seigneur !

ANISSIA. — Astu fini ton travail, sur l'aire ?

MITRITCH. — Et comment ! J'ai tout fait disparaître, comme il fallait, ensuite, j'ai recouvert de paille. Je n'aime pas faire les choses n'importe comment... O Seigneur ! Saint Nicolas ! (Il froite son cor au pied.) Il devrait déjà être rentré !

ANISSIA. — Pourquoi se dépêcherait-il ? Il a de l'argent, il s'amuse avec la fille...

MITRITCH. — Puisqu'il a de l'argent, pourquoi ne s'amuserait-il pas ? Et Akoulina, pourquoi donc est-elle allée à la ville ?

ANISSIA. — Demande-le lui donc ! Pourquoi le diable l'a-t-il poussée à y aller ?

MITRITCH. — A la ville ? Parce qu'on y trouve tout, du moment qu'on a de l'argent. O Seigneur !

ANIOUTKA. — Moi, ma petite maman, j'ai bien entendu. « Je t'achèterai un petit châle, qu'il lui disait, vrai comme

je respire, je te l'achèterai, qu'il lui disait, tu le choisiras toi-même ! » Comme elle s'est bien habillée ! Elle a mis son caftan sans manches, en peluche, avec un foulard français.

ANISSIA. — C'est vrai ! Sa pudeur de fille, elle la garde jusqu'au seuil de la porte ! Mais une fois dehors, elle n'y pense plus. Quelle effrontée !

MITRITCH. — Et pourquoi, elle aurait honte ? Tant qu'on a de l'argent, on s'amuse. O Seigneur ! Il est encore trop tôt pour souper ? (*Anissia garde le silence.*) Je vais aller me réchauffer en attendant. (*Il monte sur le poêle.*) O Seigneur, notre Mère Sainte Vierge et Saint Nicolas !

SCÈNE 2

Les mêmes, plus la commère.

LA COMMÈRE entre. — Ton mari n'est pas encore rentré ?

ANISSIA. — Non.

LA COMMÈRE. — Il serait temps. Il s'est arrêté, peut-être, dans notre traktir. Ma sœur, Fekla, me disait, ma petite mère, que beaucoup de traîneaux venant de la ville stationnaient devant ses portes.

ANISSIA. — Anioutka ! Hé ! Anioutka !

ANIOUTKA. — Quoi ?

ANISSIA. — Cours donc au traktir, ma petite, voir s'il n'y est pas entré pour s'enivrer.

ANIOUTKA descend du poêle, passe son caftan. — Tout de suite.

LA COMMÈRE. — Il a emmené Akoulina avec lui ?

ANISSIA. — Sans cela, y serait-il allé ? C'est à cause d'elle qu'il a trouvé des prétextes. « Je dois passer à la banque, qu'il a dit, toucher de l'argent. » C'est elle qui lui monte la tête.

LA COMMÈRE, hochant la tête. — A quoi sert d'en parler !

Silence.

ANIOUTKA, à la porte. — Et s'il y est, faut-il lui dire quelque chose ?

ANISSIA. — Regarde seulement s'il y est.

ANIOUTKA. — Bon, j'y cours.
Elle sort.

SCÈNE 3

*Anissia, Mitritch et la commère.
Un long silence.*

MITRITCH gronde. — O Seigneur, Saint Nicolas !

LA COMMÈRE, tressaillant. — Oh ! tu m'as fait peur ! Qui est-ce donc ?

ANISSIA. — Mais c'est Mitritch, le valet de ferme.

LA COMMÈRE. — Oh ! ce qu'il m'a fait peur ! Mais, j'allais oublier... On dit, voisine, qu'on a demandé Akoulina en mariage.

ANISSIA quitte son métier et s'assied près de la table. — Oui, des gens de Dedlov ont fait des propositions, mais ils ont dû, eux aussi, entendre dire certaines choses. Depuis, c'est le silence, et l'affaire est tombée à l'eau. Qui voudrait d'elle ?

LA COMMÈRE. — Et les Lizounov, de Zouév ?

ANISSIA. — Ils se sont mis en rapport avec nous, mais ça n'a abouti à rien. Il ne reçoit même pas les gens.

LA COMMÈRE. — Il faudrait pourtant la marier.

ANISSIA. — Et comment ! Je ne sais vraiment pas, voisine, comment la faire partir d'ici. C'est bien difficile. Lui ne veut pas, elle non plus. Il ne s'est pas encore assez amusé avec sa belle.

LA COMMÈRE. — Oh ! Quel péché. Rien que d'y songer... Il est son beau-père, cependant.

ANISSIA. — Eh, voisine... On ne pouvait pas m'avoir plus habilement. Bête que j'étais, je ne me suis aperçue de rien, je ne me doutais de rien. C'est comme ça que je l'ai épousé. Je ne remarquais rien, mais eux s'étaient déjà mis d'accord.

LA COMMÈRE. — Ah ! Quelle histoire !

ANISSIA. — Plus tard, j'ai remarqué qu'ils se cachaient de moi encore plus qu'avant. Ah, voisine, comme j'avais de la peine, comme je souffrais ! Si encore je ne l'aimais pas !

LA COMMÈRE. — A quoi bon parler de ça !

ANISSIA. — Et je souffre toujours, voisine ! Oh ! Je souffre !

LA COMMÈRE. — On dit aussi qu'il a maintenant la main leste ?

ANISSIA. — C'est vrai ! Dans le temps, lorsqu'il était ivre, il se tenait tranquille. Il buvait déjà, mais je lui plaisais, tandis qu'à présent, dès qu'il est bourré, il me saute dessus, il veut me piétiner. L'autre jour, il a commencé à tirer sur mes nattes, j'ai eu bien du mal à me dégager. Quant à la fille, elle est pire qu'une vipère. Comment la terre peut-elle produire des créatures aussi méchantes ?

LA COMMÈRE. — Oh ! Voisine ! Je te regarde et je vois bien que tu es malheureuse. Mais pourquoi supporter tout ça ? Tu as pris chez toi un misérable, et c'est lui qui te fait la loi ! Comment peux-tu le laisser faire ?

ANISSIA. — Oh, ma chère voisine ! Et que faire donc, de mon cœur ? Le défunt était déjà assez sévère, mais, pourtant, je faisais tout comme je l'entendais. Maintenant, c'est impossible, voisine. Dès que je l'aperçois, mon cœur se serre. Je n'ai plus de courage devant lui, je deviens comme une poule mouillée.

LA COMMÈRE. — Oh, voisine ! On voit bien qu'on t'a jeté un sort. Matrona, dit-on, s'adonne à ces choses-là. Ça doit être elle.

ANISSIA. — C'est ce que je crois aussi, voisine. Il y a des fois où je suis vraiment en colère contre lui, j'ai envie de le mettre en morceaux ; et puis, quand je le vois, mon courage m'abandonne.

LA COMMÈRE. — C'est sûr, on t'a ensorcelée. Il ne faut pas beaucoup de temps pour faire du mal à quelqu'un. Je te regarde : comme tu es devenue !

ANISSIA. — Je suis pétrifiée... Et cette Akoulina, cette sotte ! C'était une pauvre fille. Regarde-la maintenant ! D'où a-t-elle pris tout cela ? Il lui achète tout ce qu'il faut. Elle se gonfle comme une bulle sur l'eau. Et puis, la sotte, elle s'est mis une chose dans la tête : « C'est moi qui suis la patronne, qu'elle dit, la maison est à moi. Mon père, qu'elle dit, voulait me marier avec lui ». Elle est d'une méchanceté ! Que Dieu nous en préserve. Quand elle s'emporte, elle arrache la paille du toit.

LA COMMÈRE. — Oh ! Quelle vie, voisine, en vérité ! Et les gens qui t'envient ! « Ils sont riches », qu'ils disent ! Mais je vois, ma petite mère, que les larmes coulent aussi à travers l'or.

ANISSIA. — Ils ont bien de quoi m'envier ! D'ailleurs, toute cette richesse s'en ira en fumée. Il dépense sans compter.

LA COMMÈRE. — Et pourquoi le laisses-tu faire, voisine ? L'argent est à toi.

ANISSIA. — Ah ! Si tu savais tout ! J'ai commis une grande erreur.

LA COMMÈRE. — Moi, voisine, à ta place, je serais allée directement voir le grand chef. L'argent est à toi. Comment ose-t-il le dépenser ? Il n'en a pas le droit.

ANISSIA. — On ne fait plus attention à ça de nos jours.

LA COMMÈRE. — Ah ! voisine ! Je te regarde, et je te trouve bien affaibli !

ANISSIA. — Oui, affaibli, ma chère, tout à fait affaibli. Il m'a entortillée. Je ne sais plus que faire, maintenant. Oh ! ma pauvre tête !

LA COMMÈRE. — Quelqu'un vient.

Elle tend l'oreille, la porte s'ouvre, entre Akim.

SCÈNE 4

Les mêmes, plus Akim.

AKIM, il fait un signe de croix, secoue ses lapins et ôte son caftan. — Paix à tous ! Allez-vous bien ? Bonjour, petite tante.

ANISSIA. — Bonjour, petit père. Tu viens de chez toi ? Mets-toi à l'aise.

AKIM. — Je me suis dit, pour ainsi dire, je vais aller chez mon fils... donc, chez mon fils. Je suis parti de bonne heure, après le diner, pour ainsi dire, je suis parti. Mais il neige beaucoup, donc, il est difficile, pour ainsi dire, de marcher. Alors, donc, je me suis mis en retard. Mon fils est là ? Il est bien à la maison ?

ANISSIA. — Non. Il est à la ville.

AKIM s'assied sur le banc. — J'ai une affaire avec lui, pour ainsi dire, une affaire. Je lui ai parlé, l'autre jour, de mon embarras. Mon petit cheval est crevé, pour ainsi

dire, mon petit cheval. Il faudrait donc acheter un autre petit cheval, n'importe lequel, un petit cheval. Voilà donc pour ainsi dire, pourquoi je suis venu.

ANISSIA. — Nikita m'en a parlé. Quand il sera de retour, vous en discuterez. (*Bille se dirige vers le poêle.*) Soupe donc, en attendant qu'il rentre. Mitritch, viens souper ! hé ! Mitritch !

MIRITCH se réveille. — Quoi ?

ANISSIA. — Le souper !

MIRITCH. — O Seigneur ! Saint Nicolas !

ANISSIA. — Viens souper.

LA COMMIÈRE. — Je m'en vais. Bonsoir.
Elle sort.

SCÈNE 5

Akim, Anissia, Mitritch.

MIRITCH descend du poêle. — Je me suis endormi sans m'en apercevoir. O Seigneur, Saint Nicolas ! Bonjour, oncle Akim.

AKIM. — Hé ! Mitritch ! Alors toi, pour ainsi dire, donc...

MIRITCH. — Je suis le valet de ferme, chez Nikita, chez ton fils. Je demeure ici.

AKIM. — Ah ! vois-tu ! Pour ainsi dire, donc, un valet de ferme chez mon fils ! Vois-tu ça !

MIRITCH. — Avant, je vivais à la ville, chez un marchand, j'ai tout bu là-bas. Alors, je suis venu à la campagne. Je n'avais plus de toit, je me suis loué... (*Il bâille.*) O Seigneur !

AKIM. — Eh bien... donc... Et Nikita, alors, que fait-il ? Il a donc trop de travail, pour ainsi dire, et il a loué, donc, un valet de ferme ?

ANISSIA. — Trop de travail ! Avant, il se débrouillait bien tout seul, mais à présent, il a autre chose en tête. C'est pour ça qu'il a pris un valet.

MIRITCH. — Il a de l'argent, alors.

AKIM. — Ce n'est pas bien, pour ainsi dire, pas bien du tout. La polissonnerie, pour ainsi dire...

ANISSIA. — Ah, oui. Il s'est gâté, il s'est gâté terriblement...

50

AKIM. — On pense, donc, faire pour le mieux, et voilà qu'on fait, pour ainsi dire, pour le pire. La richesse gâte l'homme, l'homme se gâte.

MIRITCH. — Même les chiens deviennent engrasés quand ils engrasissent trop. Moi qui étais gras, comme je faisais la noce ! Pendant trois semaines de suite, je n'ai pas cessé de boire, j'ai bu mes dernières culottes. Quand il ne m'est plus rien resté, alors seulement, je me suis arrêté. Maintenant, j'ai juré...

AKIM. — Et ta vieille, pour ainsi dire, ta femme, où est-elle ?

MIRITCH. — La vieille, mon frère, est bien à sa place. Elle passe son temps en ville, dans les cabarets. C'est une beauté aussi : un œil arraché, un autre poché, et la gencive tout de travers. Et quand elle n'est pas ivre, elle n'a même pas un morceau de pain à se mettre sous la dent.

AKIM. — Hé ! Comment donc !

MIRITCH. — Où est donc la place d'une femme de soldat ?... Elle est bien là ! à la sienne !
Silence.

AKIM, à Anissia. — Alors, Nikita, pour ainsi dire, est allé vendre quelque chose en ville, donc, pour vendre quelque chose.

ANISSIA met le couvert et sert. — Il est parti les mains vides. Il allait chercher de l'argent ; de l'argent, à la banque.

AKIM, mangeant. — Alors, cet argent, donc, cet argent, pour ainsi dire, vous voulez l'employer à quelque chose.

ANISSIA. — Non, nous n'y touchons pas. Seulement vingt ou trente roubles. Et puis nous en repréons quand il en faut.

AKIM. — Quand il en faut ! Et pourquoi, pour ainsi dire, cet argent ? Aujourd'hui, pour ainsi dire, on en prend, demain, pour ainsi dire, on en prend, donc, on finit par tout prendre.

ANISSIA. — Non, c'est l'argent en trop qu'on prend. Le capital reste intact.

AKIM. — Intact ? Comment donc, intact ? Toi tu en prends, donc, et il reste intact ! Comment ça se fait ? Si tu verses, pour ainsi dire, de la farine dans un bassin, et si après tu en prends, il y aura de moins en moins de fa-

51

rine, pour ainsi dire. Ce n'est donc pas... c'est qu'ils vous trompent. Renseigne-toi, autrement ils vous tromperont. Comment, intact ? Tu en prends et il reste intact ?

ANISSIA. — Je ne sais plus. Ivan Mosséitch nous l'avait conseillé. « Mettez votre argent à la banque, qu'il disait, il sera mieux gardé et vous toucherez le pourcentage. »

MIRITCH. *qui vient de finir de manger.* — C'est exact. Je vivais chez un marchand. Ils font toujours comme ça. Place l'argent, repose-toi sur le poêle et va toucher.

AKIM. — C'est étrange, donc, ce que tu me dis là. Comment donc, tu touches, et puis tu touches encore ; et eux, pour ainsi dire, de qui touchent-ils... l'argent ?

ANISSIA. — C'est la banque qui donne l'argent.

MIRITCH. — Et comment ça se passe ? C'est une femme, elle ne peut pas le comprendre. Écoute-moi, je t'expliquerai tout. Mets-toi bien ceci dans la tête. Tu as, par exemple, de l'argent, et moi, par exemple — le printemps est arrivé, mon champ est vide, parce que je n'ai pas de semences, ou parce que je dois payer des impôts ; alors, pour ainsi dire, je viens te trouver. « Akim, je te dis, donne-moi dix roubles, et quand j'aurai fait ma récolte, vers la Saint Pokrov, je te les rendrai. Et je te donnerai en plus un peu de blé pour te dédommager. » Toi, par exemple, tu vois bien que je t'offre des garanties — un cheval ou une vache — et alors tu me dis : « Donne-moi plutôt deux ou trois roubles en plus, pour me dédommager, et voilà tout. » Moi, comme je suis très pressé, je ne refuse pas. « D'accord » je te dis, et je prends les dix roubles. En automne, je fais ma récolte, je te rends ton argent, et tu me prends en plus trois roubles.

AKIM. — Mais c'est, pour ainsi dire, une vilénie. Les moujiks qui font ça oublient Dieu, pour ainsi dire. C'est donc très mauvais.

MIRITCH. — Attends, je n'ai pas fini. Mets-toi bien ceci dans la tête. Donc tu fais ça, pour ainsi dire, tu me dé-pouilles. Et Anissia, par exemple, a de l'argent, qu'elle n'utilise pas. Elle ne sait où le mettre, et puis, — tu connais les femmes — elle ne sait comment l'employer. Elle vient te trouver : « Ne pourrais-tu pas, qu'elle te dit, pla-cer quelque part mon argent ? » Tu lui dis : « Mais oui, c'est possible », et puis tu attends. L'été suivant, je reviens te trouver, « Donne-moi, je te dis, dix roubles, je te les rendrai comme l'autre fois. » Alors, tu t'informes sur moi,

pour savoir si je peux encore t'offrir des garanties, et tu me donnes l'argent d'Anissia. Mais si, par exemple, je n'ai plus rien du tout, même pas de quoi manger, alors tu me dis : « Va mon frère, que Dieu s'occupe de toi » et tu cherches quelqu'un d'autre, tu lui donnes ton argent et celui d'Anissia, et tu le dépouilles pareillement. Voilà ce que c'est qu'une banque. Une affaire pas bête du tout.

AKIM. — Comment ? Mais c'est, pour ainsi dire, une infamie. Ces moujiks qui font ça, donc, ces moujiks sont dans le péché. Ce n'est pas conforme à la loi, pour ainsi dire, à la loi. C'est une infamie... Comment donc, alors, les savants, donc...

MIRITCH. — C'est, mon frère, leur plus chère occupation. Mets-toi bien ceci dans la tête. Tous ceux qui sont un peu bêtes, ou les femmes, qui ne savent pas où placer leur argent, vont le porter à la banque. La banque leur fourre du gâteau dans la bouche, et se sert de cet argent pour dépouiller les gens. C'est pas bête du tout !

AKIM, *soupirant.* — Eh, je vois, quand on n'a pas d'argent, on est malheureux ; et quand on en a, pour ainsi dire, on est malheureux doublement. Comment donc ! Dieu a ordonné de travailler. Et toi, pour ainsi dire, tu places ton argent à la banque et tu dors. Et ton argent, pour ainsi dire, te nourrira ! C'est une infamie, pour ainsi dire, ce n'est pas conforme à la loi.

MIRITCH. — Pas conforme à la loi ! On n'y fait plus attention de nos jours, mon frère. Et on dépouille les gens...

AKIM *soupire.* — Eh oui, on voit que nous vivons dans un temps... J'ai vu, pour ainsi dire, des lieux d'aisance en ville. Dès que nous sommes arrivés en ville, donc, nous en avons vu. C'est poli, c'est lisse, c'est fait avec soin. Ça ressemble à un magasin. Mais à quoi ça sert-il ? A rien, absolument à rien. Oh ! on oublie Dieu, on oublie Dieu. Merci, ma chérie, j'ai bien mangé.

Ils se lèvent de table, Miritch monte sur le poêle.

ANISSIA *ôte le couvert et mange.* — Si au moins son père le faisait rougir de sa conduite. Mais j'ai honte même de lui en parler.

AKIM. — Quoi ?

ANISSIA. — Oh, je parlais toute seule.

SCÈNE 6

Les mêmes, plus Aniouтка.

Aniouтка entre.

AKIM. — Ah ! Ma petite fille ! Toujours occupée ! Tu dois avoir froid !

ANIOUTKA. — Je suis toute gelée. Bonjour grand-père !

ANISSIA. — Alors ? Il y est ?

ANIOUTKA. — Non. Seulement, il y avait Andrian. Il disait qu'il les avait vus en ville, dans un traktir. « Ton père, qu'il dit, est ivre, ivre-mort ».

ANISSIA. — Tu veux manger ? Voilà.

ANIOUTKA va vers le poêle. — Ce qu'il fait froid ! J'ai les mains tout engourdis.

Akim se déchausse, Anissia lave les cuillers.

ANISSIA. — Petit père !

AKIM. — Oui ?

ANISSIA. — Et Marina, elle vit bien ?

AKIM. — Pas mal, elle vit. C'est une femme intelligente, calme, elle vit, pour ainsi dire, elle se remue. Pas mal, c'est une femme, pour ainsi dire, docile, et laborieuse aussi. Donc, pas mal, pour ainsi dire, pas mal.

ANISSIA. — On disait que, dans votre village, un parent du mari de Marina voulait demander en mariage Akoulina. On n'entend plus parler de ça ?

AKIM. — Oui, ce sont les Mironov. Les femmes en ont parlé un peu. Mais je n'en sais rien, pour ainsi dire. Les vieilles en ont parlé un peu, mais je ne m'en souviens pas. Pour ainsi dire, je ne m'en souviens pas. Quant aux Mironov, ce sont des moujiks pas mal, pour ainsi dire, donc, pas mal.

ANISSIA. — Si on pouvait la marier au plus vite !

AKIM. — Pourquoi donc ?

ANIOUTKA tend l'oreille. — Ils sont arrivés.

SCÈNE 7

Les mêmes, plus Nikita.

Nikita entre, ivre, avec un sac et des paquets sous le bras ; il ouvre la porte et s'arrête.

ANISSIA. — Ne leur dis rien !

Elle continue à laver la vaisselle, et ne tourne pas la tête lorsque la porte s'ouvre.

NIKITA. — Anissia, ma femme ! Qui est-ce qui arrive ? (Anissia le regarde puis se détourne. Elle garde le silence. Il poursuit, menaçant :) Qui est-ce qui arrive ? L'aurais-tu oublié ?

ANISSIA. — Assez crâne... Va donc !

NIKITA, encore plus menaçant. — Qui est-ce qui arrive ?

ANISSIA s'approche de lui, le prend par la main. — Eh bien, c'est le mari qui arrive. Entre donc.

NIKITA, refusant d'avancer. — Bon, le mari ! Et comment l'appelle-t-on, le mari ? Dis-le.

ANISSIA. — Allons, voyons, Nikita.

NIKITA. — Oh ! mal élevée ! Il faut ajouter le nom de mon père !

ANISSIA. — Akimitch, là !

NIKITA, toujours sur le seuil. — Bon, bon ! Mais dis aussi mon nom de famille.

ANISSIA rit et le tire par la main. — Tchilikine... Voyez-vous comme il se gonfle !

NIKITA. — Bon. (Il s'appuie contre le montant de la porte.) Maintenant, dis-moi de quel pied Tchilikine va entrer dans l'isba...

ANISSIA. — Allons, ça suffit. Tu vas refroidir la chambre.

NIKITA. — Dis-moi de quel pied il entrera dans l'isba. Il faut absolument que tu le dises.

ANISSIA, à part. — Il commence à m'ennuyer. Allons, du pied gauche. Entre donc.

NIKITA. — Bon !

ANISSIA. — Regarde plutôt qui est dans l'isba.

NIKITA. — Mon père ! Eh bien, j'ai beaucoup de respect pour mon père, je le tiens en haute estime. Bonjour, petit père ! (Il salue et lui tend la main.) Mes respects !

AKIM, sans lui répondre. — Le vin, le vin pour ainsi dire ! Qu'est-ce qu'il produit ! Quelle honte !

NIKITA. — Le vin ? Que j'ai bu ? Pour ça, je suis vraiment coupable, j'ai bu avec un ami, pour le féliciter.

ANISSIA. — Va donc te coucher.

NIKITA. — Femme, dis-moi où je me trouve ?

ANISSIA. — Allons, c'est bien, va te coucher.

NIKITA. — Je vais encore boire du thé avec mon père. Prépare le samovar. Eh ! Akoulina ! Viens.

SCÈNE 3

Les mêmes, plus Akoulina.

AKOULINA, très habillée, entre, des paquets à la main. *A Nikita.* — Pourquoi as-tu tout dispersé ? Où as-tu mis le lin ?

NIKITA. — Le lin ? Il est là ! Hé ! Mitritch. Où est-tu ? Tu t'es endormi ? Va donc déteiler le cheval.

AKIM, sans voir Akoulina, regarde son fils. — Qu'est-ce qu'il fait donc ! Le vieux, pour ainsi dire, est fatigué, et lui, donc, il se gonfle ! « Va déteiler le cheval ». Pfou ! Quelle honte !

MITRITCH descend du poêle, chausse ses bottes. — O Seigneur miséricordieux ! Où est donc le cheval ? Dans la cour ? Il doit être fatigué. Vois-tu comme il a bu ! Jus-que-là ! O Seigneur ! Saint Nicolas !

Il met sa pelisse et sort dans la cour.

NIKITA s'assied. — Toi, petit père, pardonne-moi ! J'ai bu, c'est vrai, mais que faire ? Même les poules boivent, n'est-ce pas ? Alors ? pardonne-moi. Quant à Mitritch, il ne se vexera pas, il fera le travail.

ANISSIA. — Tu veux vraiment que je prépare le samovar ?

NIKITA. — Oui. Le père est venu. J'ai envie de causer avec lui, et je vais boire du thé. (*A Akoulina :*) As-tu toutes les emplettes ?

AKOULINA. — Les emplettes ? J'ai pris ce qui est à moi, le reste est dans le traîneau. Seulement ça, ce n'est pas à moi.

Elle jette un paquet sur la table et va mettre ses emplettes dans la malle. Aniouka la regarde ranger. Akim ne regarde pas son fils et prend ses onouchi et ses lapkis pour les mettre sur le poêle.

ANISSIA sort avec le samovar. — La malle était déjà pleine, il lui a encore acheté des choses.

SCÈNE 9

Akim, Akoulina, Aniouka, Nikita.

NIKITA prend un air raisonnable. — Toi, mon petit père, ne te fâche pas contre moi. Tu crois que je suis ivre. J'ai tout mon bon sens. On peut boire, mais pas jusqu'à perdre la raison. Je peux causer tout de suite avec toi, mon petit père. Je me rappelle tout. Tu m'as parlé d'argent, un petit cheval est mort — je m'en souviens. Tout cela est très faisable. Nous sommes en mesure de l'aider. S'il s'agissait d'une plus grosse somme, il faudrait attendre un peu, mais cela m'est possible. Voilà l'argent.

AKIM continue à s'occuper de ses habits. — Hé ! petit, donc, pour ainsi dire, tu n'es pas dans la bonne voie.

NIKITA. — Que veux-tu dire par là ? On ne peut pas discuter avec un homme ivre ? Mais ne t'inquiète donc pas. Nous allons boire du thé. Je peux faire tout, je peux régler absolument toutes les affaires.

AKIM, hochant la tête. — Eh ! Eh !

NIKITA. — L'argent, le voilà ! (*Il glisse la main dans sa poche, sort son portefeuille, en retire un billet de dix roubles.*) Voilà pour un cheval ! Voilà pour le cheval. Je ne peux pas oublier mon père. Je ne le peux absolument pas. Un père est un père. Voilà, prends. Tout simplement. Je ne le regrette pas. (*Il s'approche d'Akim et lui tend le billet.* Akim refuse de le prendre.) Prends, on te dit, puis-que je te le donne. Je ne le regrette pas.

AKIM. — Je ne peux pas, pour ainsi dire, discuter avec toi. Cat, donc, tu n'as pas, pour ainsi dire, figure d'homme.

NIKITA. — Je ne te lâche pas. Prends !

Il lui met l'argent dans la main.

SCÈNE 10

Les mêmes, plus Anissia.

ANISSIA entre et s'arrête. — Il vaut mieux que tu le prennes. Sinon, il ne te lâchera pas.

AKIM prend et hochant la tête. — Eh ! le vin ! On n'est plus un homme, pour ainsi dire.

NIKITA. — Et voilà ! Si tu me le rends, tu me le rendras, et si tu ne me le rends pas, que Dieu soit avec toi.

Voilà comment je suis ! (Il aperçoit Akoulina :) Akoulina, fais donc voir tes cadeaux.

AKOULINA. — Quoi ?

NIKITA. — Fais voir tes cadeaux.

AKOULINA. — Mes cadeaux ? Pourquoi les faire voir ? Je les ai déjà cachés.

NIKITA. — Sors-les, je te dis, Anioutka s'amusera à les regarder. Montre-les à Anioutka, je te dis. Dénoue donc ton châle et donne-le ici.

AKIM. — Oh ! c'est répugnant à voir !

Il monte sur le poêle.

AKOULINA sort le châle et le pose sur la table. — Voilà. Qu'est-ce qu'il y a donc à voir ?

ANIOUTKA. — Oh ! Qu'il est joli ! Aussi joli que celui de la Stépanidina.

AKOULINA. — De la Stépanidina ? Ce n'est rien, à côté du mien, celui de la Stépanidina. (S'animant et dépliant le châle :) Regarde un peu, la qualité... française.

ANIOUTKA. — Qu'elle est belle, cette indienne ! Machoutka en a un pareil, mais plus clair... Celle-ci est très belle.

NIKITA. — Bien, bien.

Anissia, de fort mauvaise humeur, passe pour aller vers la cave et en revient avec un soufflet. Elle s'approche de la table.

ANISSIA. — Allons, vous avez étalé vos affaires partout.

NIKITA. — Regarde un peu par ici, toi !

ANISSIA. — Que veux-tu que je regarde ? Comme si je n'en avais jamais vu ! Enlève-moi ça !

Elle jette le châle par terre.

AKOULINA. — Pourquoi le jettes-tu ? Jette ce qui est à toi.

Elle le ramasse.

NIKITA. — Anissia, fais attention.

ANISSIA. — A quoi ?

NIKITA. — Tu crois peut-être que je t'ai oubliée. Regarde par ici. (Il lui montre un paquet et s'assied dessus.) C'est un cadeau pour toi. Mais il faut que tu le mérites. Femme, sur quoi suis-je assis ?

ANISSIA. — Cesse de faire le fanfaron. Je n'ai pas peur de toi. A qui est donc l'argent avec lequel tu t'amuses, avec lequel tu achètes des cadeaux à ta grosse Akoulina ? Il est à moi, cet argent.

AKOULINA. — Comment, à toi ? Tu voulais le voler, mais tu n'as pas réussi. Laisse-moi passer.

Elle veut passer et la heurte.

ANISSIA. — Qu'est-ce que tu as à me pousser ? Je te cognerai.

AKOULINA. — Tu me cogneras ? Eh bien, essaie donc ! Elle marche sur elle.

NIKITA. — Eh ! femmes ! femmes ! En voilà assez ! Il se place entre elles.

AKOULINA. — Elle cherche la dispute ! Tu ferais mieux de te taire ! Tu crois donc qu'on ne le sait pas ?

ANISSIA. — Qu'est-ce qu'on sait, dis, dis, qu'est-ce qu'on sait ?

AKOULINA. — Je sais sur toi certaines choses...

ANISSIA. — Putain que tu es ! Tu vis avec le mari d'une autre !

AKOULINA. — Et toi, tu as supprimé le tien.

ANISSIA, se jetant sur Akoulina. — Tu mens !

NIKITA, la retenant. — Anissia ! Tu oublies ?

ANISSIA. — Pourquoi cherches-tu à me faire peur ? Je n'ai pas peur de toi !

NIKITA. — Hors d'ici !

Il fait tourner Anissia et la pousse.

ANISSIA. — Où irais-je ? Je ne veux pas quitter ma maison !

NIKITA. — Hors d'ici, je te dis ! Et surtout, ne reviens pas !

ANISSIA. — Je ne sortirai pas. (Nikita la pousse. Anissia pleure et crie en se retenant à la porte :) Quoi ! On me classe de ma maison ! Que fais-tu, scélérat ! Tu penses donc que tu échapperas à la justice ! Attends donc un peu !

NIKITA. — File ! File !

ANISSIA. — J'irai chez le staroste, chez l'ouriadnik...

NIKITA. — Hors d'ici, je te dis !

Il la met dehors.

ANISSIA, *derrière la porte.* — Je me pendrai.

SCÈNE 11

Nikita, Akoulina, Aniouka et Akim.

NIKITA. — Pas de danger !

ANIOUTKA. — Oh ! ma pauvre petite mère !

Elle pleure.

NIKITA. — Comment !... Voilà qu'elle m'a effrayé !... Et toi, qu'as-tu à pleurer ? Elle reviendra, n'aie pas peur... Va donc voir le samovar.

SCÈNE 12

Nikita, Akim et Akoulina.

AKOULINA *ramasse ses emplettes et les range.* — Oh ! la vilaine ! Comme elle a tout sali ! Attends un peu, je vais lui couper son caftan en morceaux. Parole, je le lui couperai.

NIKITA. — Je l'ai mise à la porte. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

AKOULINA. — Elle a sali mon châle neuf. C'est une chienne, parole ! Si elle n'était pas sortie, je lui aurais arraché les yeux.

NIKITA. — Ne t'emporte donc pas ! Qu'as-tu à t'emporter comme ça ? Si je t'aimais, encore !

AKOULINA. — Aimer ! Ce gros museau ! Eh bien, il y a de quoi ! Tu aurais dû la lâcher, alors, et rien ne serait arrivé. Tu l'aurais envoyée au diable. La maison est à moi, en tout cas, et l'argent aussi. Elle se dit patronne ! Patronne ! Elle a déjà perdu une âme ! Elle fera de même avec toi !

NIKITA. — Oh ! quand ces femmes ouvrent la bouche, rien à faire ! Tu ne sais pas toi-même ce que tu dis.

AKOULINA. — Si, je le sais. Je ne veux plus vivre avec elle ! Je vais la chasser de la maison. Nous ne pouvons plus vivre ensemble. Elle se prend pour une patronne ! Une garce de prison, voilà ce qu'elle est !

NIKITA. — Allons, assez ! Pourquoi t'occupes-tu d'elle ?

Tu n'as qu'à ne pas la regarder. Regarde-moi plutôt ; c'est moi le patron. Je fais ce que je veux. Je ne t'aime plus, c'est toi que j'aime. J'aime qui bon me semble. Tel est mon pouvoir. Elle, je vais la mettre aux arrêts. Voilà où elle est pour moi. *(Il montre le sol à ses pieds :)* Eh ! dommage que je n'aie pas d'accordéon.

Il chante :

Sur le poêle, les kalatchi
Sur les marches la kacha
Et nous vivrons
Et nous nous amuserons
Et si la mort vient
Nous mourrons,
Sur le poêle les kalatchi
Sur les marches la kacha...

SCÈNE 13

Les mêmes, plus Mitritch.

MITRITCH *entre, enlève son caftan, monte sur le poêle.* — Elles se sont encore battues, sans doute, les femmes ! Elles se sont griffées ! O Seigneur, Saint Nicolas !

AKIM, *assis sur le bord du poêle, reprend et remet ses onouchi et ses lapins.* — Passe donc dans le coin.

MITRITCH, *montant.* — Elles n'arrivent pas à faire le partage ! O Seigneur !

NIKITA. — Donne donc les liqueurs ! Nous en boirons avec le thé.

SCÈNE 14

Les mêmes, plus Aniouka.

ANIOUTKA *entrant, à Akoulina.* — Sœur, le samovar va verser.

NIKITA. — Et ta mère, où est-elle ?

ANIOUTKA. — Elle est dans le vestibule, elle pleure.

NIKITA. — Bon. Va l'appeler, dis-lui d'apporter le samovar. Et toi, Akoulina, apporte les tasses.

AKOULINA. — Les tasses ? Bon.

Elle apporte les tasses.

NIKITA, *sortant des liqueurs, des brioches, des harengs.*

— Ça, donc, c'est pour moi ; le lin à tisser, c'est pour la femme, le pétrole est là, dans le vestibule. Et voici l'argent. Attends. (*Il prend le boudier.*) Je vais savoir tout de suite. (*Il fait les calculs.*) La farine de blé, quatre-vingts kopeks, l'huile de graine... A mon père, dix roubles. Petit père. Viens donc boire du thé.

Silence. Akim reste sur le poêle, serre ses laccs.

SCÈNE 15

Les mêmes, plus Anissia.

ANISSIA *apporte le samovar.* — Où faut-il le mettre ?

NIKITA. — Mets-le sur la table. Alors, tu as déjà été chez le staroste ? Allons, parle et mange un peu ! Ne sois donc plus fâchée. Assieds-toi et bois. (*Il lui verse un verre.*) Et voilà ton cadeau.

Il lui tend le paquet sur lequel il était assis. Anissia le prend silencieusement, en hochant la tête.

AKIM *descend du poêle, passe sa pelisse, s'approche de la table et y dépose le billet de dix roubles.* — Voilà ton argent. Reprends-le.

NIKITA, *sans voir le billet.* — Pourquoi t'habilles-tu ? Où vas-tu donc ?

AKIM. — Je m'en vais... je m'en vais, pour ainsi dire. Adieu !

Il prend son chapeau et sa ceinture.

NIKITA. — En voilà une autre ! Où vas-tu aller, à cette heure, dans la nuit ?

AKIM. — Je ne peux pas, pour ainsi dire, donc, dans votre maison, donc, je ne peux pas, pour ainsi dire, rester, je ne peux pas rester. Adieu.

NIKITA. — Et le thé qui était prêt, justement...

AKIM, *mettant sa ceinture.* — Je m'en vais, parce que, pour ainsi dire, chez toi, on n'est pas bien, donc, Nikita, dans ta maison, on n'est pas bien, pour ainsi dire. Tu vis mal Nikita, donc, tu vis mal. Je m'en vais.

NIKITA. — Allons, ne discute pas. Assieds-toi et bois du thé.

ANISSIA. — Mais qu'est-ce qu'il y a, petit père ? Cela fera mauvais effet aux yeux du monde. En quoi t'a-t-on offensé ?

AKIM. — On ne m'a pas offensé du tout, je ne suis pas offensé, pour ainsi dire, seulement, donc, je vois, pour ainsi dire, que mon fils marche vers le malheur, donc, vers le malheur, pour ainsi dire.

NIKITA. — Mais quel malheur ? Explique-toi.

AKIM. — Le malheur... mais tu y es tout entier, dans le malheur. Que t'ai-je dit, cet été ?

NIKITA. — Tu m'as dit tant de choses !

AKIM. — Je t'ai parlé, donc, de l'orpheline, que tu as offensée. Une orpheline, Marina, que tu as offensée, pour ainsi dire.

NIKITA. — Mais pourquoi t'en souviens-tu ? Des vieilles histoires, tout ça ! Ce qui est passé est passé.

AKIM, *s'échauffant.* — Passé ! Non, mon petit, ce n'est point passé. Un péché, pour ainsi dire, en amène un autre, et on est entraîné derrière lui. Tu es engraissé dans le péché, Nikita, à ce que je vois, tu es engraissé, englouti pour ainsi dire.

NIKITA. — Bois du thé et n'en parlons plus.

AKIM. — Je ne peux pas, pour ainsi dire, donc, boire du thé. Car je suis dégoûté de tes salcetés pour ainsi dire, je suis dégoûté. Je ne peux pas boire, donc, du thé avec toi.

NIKITA. — Le voilà lancé... Assieds-toi donc à table.

AKIM. — Tu es pris dans la richesse comme dans un filet, pour ainsi dire. Tu es donc comme dans un filet. Ah ! Nikita ! Il faut avoir une âme.

NIKITA. — De quel droit viens-tu me faire des reproches dans ma propre maison ? Qu'est-ce que tu as à m'embêter ! Tu me prends encore pour un gamin, et tu veux me tirer les oreilles ! Ça ne se fait plus, de nos jours.

AKIM. — C'est vrai, j'ai ouï dire que maintenant on arrache la barbe à son père, pour ainsi dire. Mais c'est une marche vers le malheur, vers le malheur, pour ainsi dire.

NIKITA, *en colère.* — Nous vivons sans rien te demander, et c'est toi-même qui es venu chez nous, pour demander...

AKIM. — L'argent ? Le voilà, ton argent ! J'irai mendier, pour ainsi dire, mais je partirai sans le prendre, donc, sans le prendre.

NIKITA. — Allons, assez ! Pourquoi te fâcher ? Tu déranges la compagnie !

Il le retient par la main.

AKIM, *criant*. — Laisse-moi donc, je ne veux pas rester. Je préfère passer la nuit sous une haie, plutôt que de rester dans ta sale maison. Pflou ! Que Dieu me pardonne.

Il sort.

SCÈNE 16

Nikita, Akoulina, Anissia, Mitritch.

NIKITA. — Voyez-moi ça !

SCÈNE 17

Les mêmes, plus Akim.

AKIM *ouvre la porte*. — Reviens à toi, Nikita ! Il faut avoir une âme.

Il s'en va.

SCÈNE 18

Nikita, Akoulina, Anissia, Mitritch.

AKOULINA *prend les tasses*. — Alors, je vous verse du thé ?

Tous gardent le silence.

MITRITCH, *criant*. — O Seigneur, préserve-moi, pauvre pécheur !

Tous tressaillent.

NIKITA *s'étend sur le banc*. — Oh ! Je m'ennuie, Akoulina, je m'ennuie ! Et l'accordéon, où est-il ?

AKOULINA. — L'accordéon ? Tu en as une mémoire ! Mais tu l'as donné à réparer ! Je t'ai versé du thé, bois.

NIKITA. — Je n'en veux pas... Exigez la lumière... Oh ! que je suis malheureux !... Que je suis malheureux !

Il pleure.

ACTE IV

Un soir d'automne. La lune éclaire l'intérieur de la cour. A droite, une isba habitée, avec un vestibule, une porte cochère. A gauche, une isba inhabitée, avec une cave. On entend, venant de l'isba, le bruit des conversations et des cris d'ivrognes. La voisine sort du vestibule et fait signe à la commère de venir.

SCÈNE 1

La commère et la voisine.

LA VOISINE. — Pourquoi Akoulina n'a-t-elle pas paru ?

LA COMMÈRE. — Pourquoi elle n'a pas paru ? Elle le ferait bien volontiers, mais elle ne peut pas, tu comprends ! Les parents du prétendant sont venus voir la fiancée, mais elle, ma petite mère, elle reste couchée dans l'isba froide et ne veut même pas se montrer, la pauvre.

LA VOISINE. — Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

LA COMMÈRE. — Le mauvais œil, dit-on, lui a gonflé le ventre.

LA VOISINE. — Vraiment ?

LA COMMÈRE. — Sinon, que veux-tu que ce soit !

Elle lui chuchote quelques mots à l'oreille.

LA VOISINE. — Non ? Oh ! quel péché ! Mais les parents du prétendant le sauront bien !

LA COMMÈRE. — D'où veux-tu qu'ils le sachent ? Ils sont tous ivres. Ce qui les intéresse, c'est la dot. Cette fille amène avec elle deux pelisses, ma petite mère, six robes, un châle français, beaucoup de toiles et aussi, dit-on, deux cents roubles. Ce n'est pas une bagatelle, tout ça !

LA VOISINE. — Oh ! même avec l'argent, il n'y a pas de quoi se réjouir. Une honte pareille !

LA COMMÈRE. — Chut ! Les parents du prétendant, je crois !

Elles se taisent et rentrent dans le vestibule.

SCÈNE 2

Le père du prétendant, seul.

LE PÈRE DU PRÉTENDANT sort du vestibule, il a le hoquet.
— Oh ! que j'ai chaud ! Il fait chaud à crever ! Je vais prendre un peu l'air. (*Il reste debout, respire* :) Dieu sait comment... Ce n'est pas tellement réjouissant... Enfin, comme ma vieille voudra...

SCÈNE 3

Le père du prétendant, Matriona.

MATRIONA sort aussi du vestibule. — Et moi qui cherchais : « Où est donc le père du prétendant, où est-il donc ? » Et tu étais là, mon ami. Eh bien, mon cher, Dieu merci, tout se passe comme il convient. Marier n'est pas louer. Et comme vous êtes venus pour une bonne chose, vous en serez contents toute votre vie. Cette fiancée, tu comprends, c'est un trésor ! Dans tout le pays on n'en trouverait pas une pareille.

LE PÈRE DU PRÉTENDANT. — C'est vrai... mais pour ce qui concerne l'argent... pourvu qu'on ne nous trompe pas !

MATRIONA. — Ce n'est même pas la peine d'en parler, de l'argent ! Tout ce que son père lui a laissé, elle l'emporte avec elle. Par les temps qui courent, cent cinquante roubles, ce n'est pas une bagatelle !

LE PÈRE DU PRÉTENDANT. — Nous ne sommes pas mécontents, d'ailleurs. Mais, quand même, c'est notre enfant. Nous désirons que tout se fasse pour le mieux.

MATRIONA. — Moi, je te dis la vérité. Sans moi, tu n'aurais jamais trouvé cette occasion. Les Kormiline aussi l'ont fait demander, mais moi, j'ai empêché l'affaire d'aboutir. Pour ce qui est de l'argent, je te dis la vérité : quand le défunt — que le royaume des cieux lui soit ouvert — s'est senti mourir, il a ordonné à la veuve de prendre Nikita à la maison — c'est mon fils qui m'a tout raconté — et que l'argent, pour ainsi dire, soit donné à Akoulina. Un autre aurait agit malhonnêtement, tandis que Nikita lui donne tout, jusqu'au dernier kopek. Une parcelle somme, ce n'est pas une bagatelle.

LE PÈRE DU PRÉTENDANT. — Les gens disent que son père lui a laissé beaucoup plus d'argent. Et ton fils n'est pas nigaud à ce point.

MATRIONA. — Oh ! mes chers amis ! Le morceau paraît toujours plus gros dans les mains des autres. Tout ce qu'elle avait, on le lui donne. Je te le dis, ne t'amuse pas à faire des comptes. Tiens bon, plutôt. Et la fille, ce qu'elle est belle !...

LE PÈRE DU PRÉTENDANT. — C'est vrai... Seulement, avec ma femme, nous parlions justement de la fille. Pourquoi n'a-t-elle pas paru ? Et si elle avait une maladie ?

MATRIONA. — Oh ! Elle, malade ? Il n'y en a pas une comme elle dans tout le pays. Une fille si bien faite... rien à reprocher. Mais, tu l'as bien vue, hier. Et comme elle travaille ! Elle est un peu dure d'oreille, c'est vrai, mais la piqure d'un ver ne gête pas une belle pomme rouge. Si elle n'a point paru aujourd'hui, c'est que, vois-tu, on lui a jeté un sort. Le mauvais œil. Et je sais de quel chien cela provient. Il savait qu'on allait venir la demander, et il l'a fait exprès. Mais je connais le remède. Demain, la fille se lèvera. Ne t'inquiète pas pour elle.

LE PÈRE DU PRÉTENDANT. — Eh bien, alors, l'affaire est conclue.

MATRIONA. — Bon. Mais alors, ne change plus d'avis ! Et moi, ne m'oublie pas non plus. Je me suis donné de la peine, moi aussi. Ne m'oublies pas.

LA VOIX D'UNE FEMME, du vestibule. — Si, nous devons partir. Partons. Viens donc, Ivan.

LE PÈRE DU PRÉTENDANT. — Tout de suite.

Il sort.

Dans l'isba, les gens se pressent pour partir.

SCÈNE 4

Anissia et Anioutka.

ANIOUTKA sort en courant du vestibule et fait signe à Anissia de venir. — Ma petite maman !

ANISSIA, du vestibule. — Quoi ?

ANIOUTKA. — Ma petite mère, viens donc ici, on pourrait nous entendre.

Elles s'en vont près d'un hangar.

ANISSA. — Eh bien, quoi ? Et Akoulina, où est-elle ?
ANOUTKA. — Elle est allée dans la grange. Ce qu'elle y fait, c'est terrible ! Non, qu'elle dit, je n'ai plus la force de souffrir ! Je vais hurler de toute ma voix, qu'elle dit. Parole...

ANISSA. — Allons, elle attendra bien ! Il faut d'abord expédier les invités.

ANOUTKA. — Oh, ma petite maman ! Comme elle souffre ! Et puis elle se fâche, aussi. C'est en vain, qu'elle dit, qu'ils boivent à mon départ. Moi, je ne me marierai pas, qu'elle dit, je vais mourir, qu'elle dit. Oh, petite mère, pourvu qu'elle ne meure pas ! C'est terrible, j'ai peur.

ANISSA. — Va donc, elle ne mourra pas ; et toi, ne va pas la voir. Va-t'en.

Elles sortent.

SCÈNE 5

Mitritch, seul.

MITRITCH *entre par la porte cochère, et ramasse du foin éparpillé.* — O Seigneur ! Nicolas, le miséricordieux ! Que de vin il's ont bu ! Ce que ça peut puer ! Jusque dans la cour ! Mais non, moi, je n'en veux pas ! Regardez-moi comme ils ont gâté le foin. Pour le manger, ils ne le mangent pas, il's ne font que le salir. Et toute une botte de foin est gaspillée bêtement. Mais quelle odeur ! On dirait qu'elle est sous mon nez... Au diable ! (Il bâille.) Il est l'heure de se coucher. Mais je n'ai pas envie de rentrer dans l'isba. Ça me chatouille le nez. Quelle maudite odeur ! (On entend les gens partir.) Voilà, ils sont partis. O Seigneur, Nicolas le miséricordieux ! Ils ne font que se tromper les uns les autres. Des bêtises, tout ça.

SCÈNE 6

Mitritch et Nikita.

NIKITA *entre.* — Mitritch ! Va donc te coucher sur le poêle. Je ramasserai moi-même.

MITRITCH. — Bon. Donnes-en aux moutons. Eh bien, ils sont partis ?

NIKITA. — Oui. Mais ça ne va pas. Je ne sais plus que faire.

MITRICH. — Quelle fiente ! Eh bien, quoi, il y a les Enfants-Trouvés pour cela ! Qui que ce soit qui l'apporte, ils acceptent tout. Tu peux leur en porter tant que tu voudras, ils ne te demanderont rien. Et, en plus, ils te donneront de l'argent. Seulement, il faut faire la nourrice. De nos jours, c'est devenu bien simple.

NIKITA. — Toi, Mitritch, prends-garde ; s'il y a quelque chose, n'en parle pas trop.

MITRICH. — Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Fais disparaître les traces, comme tu peux ! Mais comme tu pucs trop le vin, je m'en vais dans l'isba ! (Il s'en va en bâillant.) O Seigneur !

SCÈNE 7

Nikita, seul.

NIKITA, *après un long silence, s'assied sur le traineau.* — En voilà des histoires !

SCÈNE 8

Nikita et Anissia.

ANISSA *sort.* — Où es-tu donc ?

NIKITA. — Ici.

ANISSA. — Pourquoi restes-tu là ? Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut l'emporter tout de suite.

NIKITA. — Qu'allons-nous faire ?

ANISSA. — Mais je te l'ai déjà dit ! Fais comme je t'ai dit.

NIKITA. — Et si on le portait aux Enfants-Trouvés ?

ANISSA. — Eh bien, dans ce cas, prends-le et porte-le toi-même ! Pour faire des vilentes, tu ne manques pas de courage ; mais quand il s'agit ensuite d'arranger les affaires, je vois que tu es bien faible.

NIKITA. — Que faire, alors ?

ANISSA. — Je te l'ai dit : va dans la cave et creuse une fosse.

NIKITA. — Mais si on faisait autre chose ?

ANISSA, *le contre/aisant.* — Si on faisait autre chose ! Eh bien, il n'y a pas autre chose à faire. Tu aurais dû y songer plus tôt. Maintenant, fais ce qu'on te dit.

NIKITA. — Oh ! Quelle histoire ! Quelle histoire !

SCÈNE 9

Les mêmes, plus Antoutka.

ANTOUTKA. — Ma petite mère ! L'accoucheuse appelle ! Je crois que ma sœur a un enfant. Je l'ai entendu crier, parole...

ANISSIA. — Tu mens, maudite fille ! Ce sont des petits chats qui miaulent là-bas. Rentre dans l'isba et couche-toi. Sinon, je t'en donnerai...

ANTOUTKA. — Ma petite mère, ma chère petite mère, je te jure que...

ANISSIA *levant la main*. — Je t'en donnerai... Je ne veux plus te voir ici... (*Antoutka se sauve. A Nikita :*) Va faire ce qu'on te dit. Sinon, gare à toi !

SCÈNE 10

Nikita, seul.

NIKITA, *après un long silence*. — En voilà des histoires ! Oh, ces femmes ! Quel malheur ! « Tu aurais dû y songer plus tôt » qu'elle me dit. Mais quand fallait-il y songer ? Quoi ! L'été dernier cette Anissia s'est accrochée à moi ! Eh bien, quoi ? Je ne suis pas un moine ! Le patron est mort, et moi, j'ai effacé le péché comme il se fait. Je ne suis pas coupable dans cette histoire. Ces choses-là arrivent bien souvent. Et puis, ces poudres... Mais est-ce moi qui l'ai poussée à ça ? Si je l'avais su, je l'aurais tuée, cette chienne. Parole, je l'aurais tuée. Elle m'a rendu complice de ces saletés, la putain ! Depuis ça, elle ne dégoute ! Depuis que ma mère m'a tout raconté, elle me dégoute, elle me dégoute ; je ne peux plus la regarder. Et comment vivre avec elle ? C'est alors que ça a commencé. Cette fille qui s'accrochait aussi à moi ! Que devais-je faire ? Si ce n'était pas moi, c'en était un autre ! Et maintenant, voilà ! Là-dedans non plus, je ne suis pas coupable... Oh ! quelle histoire ! (*Il reste songeur.*) Ces femmes ont bien de l'audace. Elles en ont manigancé des choses ! Mais je ne marcherai pas.

SCÈNE 11

Nikita et Matriona.

MATRIONA *entre précipitamment avec une lanterne et une pioche*. — Qu'est-ce que tu fais là, assis comme une poule

qui couve ? Qu'est-ce que t'a dit ta femme ? Allons, mets-toi au travail !

NIKITA. — Et vous, qu'allez-vous faire ?

MATRIONA. — Nous, nous savons ce que nous avons à faire. Toi, occupe-toi de ta besogne.

NIKITA. — Vous m'entortillez.

MATRIONA. — Qu'est-ce qui te prend ? Tu voudrais reculer, maintenant ? Les choses en sont arrivées là, et toi, tu recules !

NIKITA. — Mais, ce n'est pas une bagatel'e ! Il s'agit d'une âme vivante...

MATRIONA. — Eh ! Une âme vivante ! Une âme qui tient à peine au corps. Et qu'en ferions-nous ? Va donc le porter aux Enfants-Trouvés, il mourra dans tous les cas, mais en plus, on en parlera partout, et la fille nous restera sur les bras.

NIKITA. — Et si on vient à le savoir ?

MATRIONA. — Dans notre propre maison, nous saurons comment faire. Personne ne se doutera de rien. Fais seulement ce que je te demande. Ce sont des affaires de femmes, mais on a aussi besoin d'un homme. Prends donc la pioche, descends et mets-toi au travail. Moi, je t'éclairerai.

NIKITA. — Que faut-il donc faire ?

MATRIONA, *à voix basse*. — Creuse une petite fosse. Ensuite, nous l'apporterons et nous le cacherons immédiatement. Voilà qu'elle appelle encore. Vas-y donc ! Moi, je vais le chercher.

NIKITA. — Est-ce qu'il est mort ?

MATRIONA. — Certainement qu'il est mort ! Seulement, il faut se dépêcher. Tout le monde n'est pas encore couché. On pourrait entendre ou voir, et c'est tout ce qu'ils demandent, les méchants. Et l'Ouriadnik qui est encore venu ce soir ! Voilà, prends ça. (*Elle lui tend la pioche.*) Descends dans la cave. Là, dans un coin, creuse une petite fosse. La terre est mo'le, tu la remettras après et tu effaceras les traces. La terre ne le dira à personne, elle remettra tout en ordre. Va donc, mon fils.

NIKITA. — Vous m'entortillez ! Laissez-moi tranquille ! Parole, je vais m'en aller. Faites vous-mêmes comme vous savez.

Les mêmes, plus Anissia.

ANISSIA, *de la porte.* — Alors, il a déjà creusé, ou quoi ?
MATRIONA. — Pourquoi es-tu partie ? Où l'as-tu laissé ?

ANISSIA. — Je l'ai recouvert d'un chiffon. On ne l'entendra pas. Alors, il l'a creusée ?

MATRIONA. — Il ne veut pas.

ANISSIA, *furieuse.* — Il ne veut pas ! Il veut donc aller en prison ? Je vais sur-le-champ voir l'ouriadnik. Je lui raconterai tout. Ce sera aussi ma perte, mais qu'importe, je lui dirai tout.

NIKITA, *atterré.* — Que lui dirastu ?

ANISSIA. — Eh bien, tout ! Qui a pris l'argent ? Toi ! (Nikita garde le silence.) Et le poison, qui l'a donné ? Moi ! Mais tu le savais, tu le savais. Nous étions d'accord.

MATRIONA. — Assez, assez ! Toi, Nikita, pourquoi refuses-tu ? Que peut-on faire d'autre ? Il faut s'y mettre. Va donc, mon petit.

ANISSIA. — Voyez-moi ce délicat ! Il ne veut pas ! Tu m'en as fait des misères ; maintenant, ça suffit ! Tu n'as assez piétinée ; à mon tour, maintenant ! Va, sinon je ferai ce que j'ai dit. Va creuser ! Vas-y donc !

NIKITA. — Oh, ce que tu peux m'agacer ! (Il prend la pioche mais hésite.) Si je ne veux pas, je n'irai pas.

ANISSIA. — Tu n'iras pas ? (Elle commence à crier.) Hé ! les gens ! Hé !

MATRIONA *lui met la main sur la bouche.* — Que fais-tu là ! Tu es folle ! Va donc, mon fils, va donc, mon beau.

ANISSIA. — Je vais amener tout le monde !

NIKITA. — Allons, assez ! Oh, les femmes ! Dépêchez-vous, quoi ! Tant pis !

Il se dirige vers la cave.

MATRIONA. — Eh oui, c'est comme ça, mon trésor. Tu as su t'amuser, maintenant, il faut que tu saches enterrer.

ANISSIA, *toujours agitée.* — Il m'a assez bafoué avec sa putain ! Mais en voilà assez ! Je ne serai plus seule maintenant... Il sera un assassin, lui aussi... Qu'il sache ce que c'est !

MATRIONA. — Allons, allons, voilà qu'elle s'emporte ! Toi, ma petite fille, ne te fâche pas, vas-y doucement, tout doucement, ça vaut mieux. Va donc retrouver la fille. Lui, il va se mettre au travail.

Elle le suit avec sa lanterne, Nikita entre dans la cave.

ANISSIA. — Je lui donnerai son bâton, pour qu'il l'étonne. (Toujours agitée :) Je me suis donné du mal toute seule, pour en finir avec Piotr. Qu'il en tâte à son tour. Je n'aurai pas pitié de moi-même, je l'ai dit, je n'aurai pas pitié.

NIKITA, *de la cave.* — Un peu de lumière !

MATRIONA *tend la lanterne vers la cave. A Anissia.* — Il creuse. Va le chercher.

ANISSIA. — Reste avec lui. Il serait capable de se sauver. Et moi, je vais l'apporter.

MATRIONA. — N'oublie pas surtout de faire sur lui le signe de la croix. Sinon, moi, je le ferai. N'y a-t-il point une petite croix ?

ANISSIA. — J'en trouverai une. Je sais où.
Elle sort.

SCÈNE 13

Matriona, seule ; Nikita, dans la cave.

MATRIONA. — Comme elle s'est mise en colère ! C'est vrai qu'il y a de quoi. Enfin, Dieu merci, nous allons en finir avec cette affaire. Nous nous débarrasserons de la fille sans péché ; mon fils pourra vivre tranquillement. A la maison, Dieu merci, on ne manque de rien. Moi, il ne m'oubliera pas. Sans Matriona, où en seraient-ils ? Ils n'auraient rien su faire. (Se penchant au-dessus de la cave :) C'est prêt, mon fils ?

NIKITA, *sortant sa tête de la cave.* — Alors, vous l'apportez ou quoi ? Qu'est-ce que vous attendez ? Puisque nous y sommes, faisons vite.

SCÈNE 14

Les mêmes, plus Anissia.

Matriona va vers le vestibule, à la rencontre d'Anissia. Anissia en sort avec l'enfant enveloppé dans un chiffon.

MATRIONA. — Eh bien ! Tu as fait le signe de la croix ?

ANISSIA. — Mais oui... Je le lui ai arraché de force, elle ne voulait pas le lâcher.

Elle s'approche et tend l'enfant à Nikita.

NIKITA, sans le prendre. — Apporte-le donc toi-même.

ANISSIA. — Là, prends, je te dis.

Elle lui jette l'enfant.

NIKITA, le saisissant. — Vivant !... Ma petite mère, il bouge ! Il est vivant ! Mais qu'est-ce que je vais en faire !

ANISSIA lui arrache l'enfant des mains et le jette dans la cave. — Étrangle-le tout de suite, et il ne sera plus vivant. (Elle pousse Nikita en bas.) C'est ton travail, va donc le finir.

MATRIONA s'assied sur une marche. — Il a de la pitié, le pauvre. Ce n'est pas facile de faire ça. Mais quoi ! C'est bien son péché à lui. (Anissia se tient penchée au-dessus de la cave. Matriona s'assied sur la marche du seuil, la regarde et lui parle.) Eh ! Comme il a peur ! Mais quoi ! Même si c'est dur, on ne peut pas faire autrement. Où le mettre ? Quand on pense qu'il y a des fois où on voudrait des enfants... et voilà que Dieu n'en donne pas, ils viennent au monde morts-nés. La femme du pope, par exemple. Tandis qu'ici, on n'en veut pas, et il est vivant... (Elle jette un coup d'œil dans la cave.) Il a fini, sans doute ! (A Anissia :) Eh bien ?

ANISSIA, regardant dans la cave. — Il l'a couvert d'une planche et il s'assied dessus. Il doit avoir fini.

MATRIONA. — Oh ! On aimerait mieux ne pas pécher, mais que faire ?

NIKITA, il sort, tout tremblant. — Il est encore vivant ! Je ne peux pas ! Il est vivant.

ANISSIA. — Où vas-tu donc, toi, s'il est encore vivant ? Elle veut l'arrêter.

NIKITA se jette sur elle. — Va-t'en ou je te tue ! (Il l'attrape par la main, elle se dégage, il la poursuit avec la pioche. Matriona court à sa rencontre et l'arrête. Anissia s'enfuit sur le porron. Matriona veut lui reprendre la pioche. Nikita à sa mère :) Je te tuerai, je te tuerai, toi aussi, va-t'en ! (Matriona se réfugie près d'Anissia. Nikita s'arrête.) Je te tuerai ! Je tuerai tout le monde !

MATRIONA. — C'est la peur. Ça ne fait rien, ça lui passera.

NIKITA. — Qu'ont-elles fait, qu'ont-elles donc fait de moi ? Comme il piaulait ! Comme il craquait sous moi ! Qu'est-ce qu'elles ont fait de moi ! Et il est encore vivant, parole, encore vivant ? (Il se fait et tend l'oreille.) Il piaule... Le voilà qui piaule...

Il court vers la cave.

MATRIONA, à Anissia. — Il y va. Il veut sans doute l'enterrer. Nikita, prends donc la lanterne.

NIKITA, sans répondre, tend toujours l'oreille vers la cave. — Je ne l'entends plus. C'était une idée. (Il s'éloigne et s'arrête.) Comme ses petits os craquaient sous mon poids ! Krr... Krr... Qu'est-ce qu'elles ont fait de moi ! (Il tend l'oreille de nouveau.) Il piaule encore, parole, il piaule. Mais qu'est-ce donc ! Ma petite mère ! Hé ! ma petite mère !

Il s'approche d'elle.

MATRIONA. — Quoi, mon fils ?

NIKITA. — Ma petite mère, je n'en peux plus. Je n'en peux plus. Ma chère petite mère, aie pitié de moi !

MATRIONA. — Oh ! Comme tu as peur, mon petit ! Va donc boire un peu de vin, ça te redonnera du courage.

NIKITA. — Ma chère petite mère, voilà que c'est mon tour. Qu'avez-vous fait de moi ? Comme ils craquaient ses petits os, et comme il piaulait ! Ma chère petite mère, qu'avez-vous fait de moi !

Il s'éloigne et s'assied sur le traîneau.

MATRIONA. — Va donc, mon fils, va boire ! C'est vrai que dans la nuit, ça fait peur. Laisse passer le temps, le jour va venir, puis un autre, et tu n'y penseras même plus. Laisse passer le temps, nous marierons la fille et nous oublierons tout cela. Et toi, va boire un peu, va donc boire. Je descendrai dans la cave pour tout ranger.

NIKITA, se secouant. — Y a-t-il encore du vin ? Je vais boire.

Il sort. Anissia, qui est demeurée pendant tout ce temps près du traîneau s'écarte silencieusement.

SCÈNE 15

Matriona, Anissia.

MATRIONA. — Va, va, ma jolie, moi je m'en occuperai, j'irai l'enterrer. Où a-t-il donc jeté la pioche ? (Elle trouve

La pioche et descend jusqu'à mi-corps dans la cave.) ANISSIA, viens par ici, éclairer un peu.

ANISSIA. — Et lui, alors ?

MATRIONA. — Lui, il a trop peur. Tu l'as trop secoué. Ça passera, il va revenir à lui. Que Dieu le garde. Je m'en occuperai moi-même. Pose la lanterne ici, que je puisse voir.

Matriona disparaît dans la cave.

ANISSIA, *allant vers la porte par où est sorti Nikita.* — Alors, tu t'es bien amusé ? Tu vivais largement, maintenant, attends un peu, tu sauras toi aussi ce que c'est... Tu rabattras tes plumes !

SCÈNE 16

Les mêmes, plus Nikita.

NIKITA, *il sort vivement du vestibule et court à la cave.* — Ma petite mère ! Ma petite mère !

MATRIONA, *sortant de la cave.* — Quoi, mon fils ?

NIKITA, *tendant l'oreille.* — Ne l'entends pas, il est vivant. Tu n'entends pas ? Il est vivant... Le voilà qui piaule... voilà... je l'entends.

MATRIONA. — Comment piaulerait-il ? Tu l'as aplati comme une crêpe ! Tu lui a complètement écrasé la tête.

NIKITA. — Mais qu'est-ce que c'est donc ! *(Il se bouche les oreilles.)* Il piaule toujours ! C'en est fait de ma vie, c'en est fait ! Qu'est-ce qu'elles ont fait de moi ! Où me sauver !

Il s'assied sur les marches.

VARIANTE

Toisioï a écrit une variante pour les scènes 13, 14, 15 et 16, de l'acte IV, que l'on vient de lire. La voici.

Deuxième Tableau

(les 12 premières scènes constituant dès lors le « Premier Tableau »)

L'isba du premier acte

SCÈNE 1

Anioutka, deshabillée, est étendue sur sa couchette, couverte d'un caftan. Mitritch, assis sur le poêle, fume.

76

MITRITCH. — Ils ont rempli toute l'isba d'une odeur de Vodka ! Ils en ont versé jusque par terre ! Même l'odeur du tabac n'arrive pas à la dissiper ! Ça chatouille le nez ! O Seigneur ! Il faut dormir !

Il s'approche de la lampe et veut l'éteindre.

ANIOUTKA *se lève vivement et s'assied.* — Petit grand-père, n'éteins pas, mon chéri !

MITRITCH. — Et pourquoi ne pas éteindre ?

ANIOUTKA. — Comme ils faisaient du bruit, tout à l'heure, dans la cour. *(Elle tend l'oreille.)* Tu entends ? Ils sont de nouveau allés au hangar.

MITRITCH. — Et alors ? On ne te demande rien. Couches-toi et dors. Je vais éteindre la lumière.

Il baisse la mèche.

ANIOUTKA. — Petit grand-père, mon trésor, n'éteins pas tout à fait. Laisse au moins un tout petit fillet. Autrement, j'ai peur.

MITRITCH *rit.* — Allons, bon, bon. *(Il s'assied près d'elle.)* De quoi donc as-tu peur ?

ANIOUTKA. — Comment ne pas avoir peur, grand-père ? Comme elle s'agitait, ma sœur ! Elle cognait sa tête contre la malle ! *(A voix basse :)* Moi, je sais... Elle a un petit enfant, qui veut naître. Peut-être qu'il est déjà né...

MITRITCH. — Quelle petite folle ! Il faut que tu saches tout ! Couches-toi et dors ! *(Anioutka se couche.)* Voilà ! *(Elle la couvre :)* Voilà ! Autrement, si tu commences à en savoir trop, tu vieilliras trop vite.

ANIOUTKA. — Et toi, tu vas aller sur le poêle ?

MITRITCH. — Où veux-tu que j'aille ? Tu es vraiment bête. Il faut qu'elle sache tout. *(Elle la couvre encore et se lève.)* Allons ! reste couchée comme ça et dors.

Il se dirige vers le poêle.

ANIOUTKA. — Il a crié une fois, et maintenant on ne l'entend plus.

MITRITCH. — O Seigneur ! Nicolas-le-Miséricordieux ! Qu'est-ce qu'on n'entend plus ?

ANIOUTKA. — Le petit enfant.

MITRITCH. — Mais puisqu'il n'existe pas, on ne peut pas l'entendre.

77

ANIOUTKA. — Je l'ai entendu, moi, je te le jure, je l'ai entendu. Il avait une toute petite voix.

MITRITCH. — Tu en as trop entendu. As-tu déjà entendu parler d'une petite fille comme toi, que l'Esprit-des-Forêts a fourrée dans un sac et emportée bien loin ?

ANIOUTKA. — Quel Esprit-des-Forêts ?

MITRITCH. — Eh bien, un Esprit qui s'appelle comme ça ! (*Il monte sur le poêle.*) Le poêle est bon aujourd'hui, il est bien chaud. Ça fait plaisir ! O Seigneur ! Nicolas-le-Miséricordieux !

ANIOUTKA. — Petit grand-père ! Tu vas t'endormir ?

MITRITCH. — Qu'est-ce que tu croyais ? Que j'allais chanter toute la nuit ?

Un silence.

ANIOUTKA. — Petit grand-père, dis, petit grand-père ! On creuse un trou ! Tu entends, comme on creuse, dans la cave ? Vrai comme je respire... on creuse !

MITRITCH. — Qu'est-ce qu'elle va imaginer ? On creuse, la nuit ! Qui veux-tu qui creuse ? C'est la vache qui se frotte... et toi, tout de suite, « on creuse » ! Dors, je te dis, sinon j'éteins la lumière.

ANIOUTKA. — Petit grand-père, mon chéri, n'éteins pas. Je ne le ferai plus, par Dieu, je ne le ferai plus. Je suis épouvantée.

MITRITCH. — Tu es épouvantée ? Eh bien ! N'aie peur de rien, et tu ne le seras plus. Elle a peur, et puis elle dit qu'elle est épouvantée. Comment ne serais-tu pas épouvantée, si tu as peur ? Quelle petite soite !

Un silence. On entend le cri-cri.

ANIOUTKA, à voix basse. — Petit grand-père ! Hé ! Petit grand-père ? tu dors ?

MITRITCH. — Qu'y a-t-il encore ?

ANIOUTKA. — Comment est-il, cet Esprit-des-Forêts ?

MITRITCH. — Il est comme ça. Quand il rencontre une petite fille comme toi, qui ne veut pas dormir, alors il arrive avec un sac, il fourre la petite dedans, il met lui-même sa tête dans le sac, il relève la petite chemise et il se met à fouetter la petite fille.

ANIOUTKA. — Et avec quoi, il la fouette ?

MITRITCH. — Il prend le balai.

78

ANIOUTKA. — Mais il n'y verra pas, dans le sac.

MITRITCH. — N'aie pas peur, il y verra bien.

ANIOUTKA. — Et moi, je le mordrai.

MITRITCH. — Non, ma petite, tu n'arriveras pas à le mordre.

ANIOUTKA. — Petit grand-père, on vient ! Qui est-ce ? Oh, naman ! qui est-ce donc ?

MITRITCH. — Eh bien, si on vient, qu'on vienne ! Qu'as-tu ? C'est ta mère, sans doute, qui vient.

SCÈNE 2

Les mêmes, plus Anissia.

ANISSIA entre. — Anioutka ! (*Anioutka fait semblant de dormir.*) Mitritch !

MITRITCH. — Quoi ?

ANISSIA. — Pourquoi gardez-vous la lumière ?

MITRITCH. — Mais, je me couche à peine ! Je vais l'éteindre.

ANISSIA cherche dans la malle et grognelle. — Quand on a besoin de quelque chose, on ne le trouve jamais.

MITRITCH. — Qu'est-ce que tu cherches ?

ANISSIA. — Je cherche la croix. Il faut le baptiser ! S'il allait mourir avant ! Ce serait un péché !

MITRITCH. — Certainement, il faut tout faire dans les règles... Alors ? Tu l'as trouvée ?

ANISSIA. — Oui.

Elle sort.

SCÈNE 3

Mitritch, Anioutka.

MITRITCH. — Tant mieux. Autrement, je lui aurais donné la mienne. O Seigneur !

ANIOUTKA se soulève vivement, toute tremblante. — Oh ! petit grand-père. Ne t'endors pas, au nom du Christ. J'ai peur !

MITRITCH. — De quoi donc as-tu peur ?

ANIOUTKA. — Alors, il va mourir, le petit enfant ? Chez

79

la tante Arina, l'accouchée l'avait baptisé aussi, et il est mort.

MIRITCHI. — S'il meurt, on l'entertera.

ANIOUTKA. — Peut-être il ne mourrait pas, mais la bouchka Matriona est là. J'ai bien entendu ce que disait Matriona... vrai comme je respire... j'ai entendu.

MIRITCHI. — Qu'est-ce que tu as entendu ? Dors, je te dis. Couvre-toi la tête et voilà tout.

ANIOUTKA. — S'il avait vécu, je me serais occupée de lui.

MIRITCHI *hurle*. — O Seigneur !

ANIOUTKA. — Mais où iront-ils le cacher ?

MIRITCHI. — Ils le cacheront où il faut. Ce n'est pas ton affaire. Dors, je te dis. Autrement, ta mère va venir, et elle te passera...

Un silence.

ANIOUTKA. — Petit grand-père, et la petite fille dont tu parlais, on ne l'a pas tuée ?

MIRITCHI. — Celle-là ? Eh bien, elle est devenue grande.

ANIOUTKA. — Comment on l'a retrouvée, grand-père ?

MIRITCHI. — Eh bien, on l'a retrouvée.

ANIOUTKA. — Mais où ? Raconte-moi !

MIRITCHI. — Eh bien, dans leur maison. Nous sommes arrivés dans un village, les soldats ont commencé à fureter dans toutes les maisons. Et voilà qu'on a aperçu justement cette petite fille, couchée sur le ventre. On a voulu l'assommer. Mais moi, j'ai eu pitié d'elle, je l'ai prise dans mes bras. Elle résistait. Elle se faisait lourde, elle s'accrochait à tout ce qu'elle trouvait, impossible de l'en arracher. Eh bien, je l'ai prise et j'ai commencé à lui caresser la tête, sa petite tête. Elle était toute hérissee, comme un petit hérisson. Elle m'a regardé, elle m'a regardé, et puis elle s'est tue. J'ai trempé un croûton et je le lui ai donné. Elle l'a pris avec nous, et nous l'avons nourrie. Elle s'est tellement habituée à nous, que nous l'emmenions en campagne, elle était toujours avec nous. La belle fille que c'était !

ANIOUTKA. — Elle n'était pas chrétienne ?

MIRITCHI. — Qui le sait ! Pas tout à fait, disait-on. Ces gens-là n'étaient pas de notre religion.

80

ANIOUTKA. — Ils étaient Allemands ?

MIRITCHI. — Eh ! comme tu es ! Allemands ! Non, pas des Allemands, Asiatiques ! Ils sont comme des Juifs, mais ils ne sont pas Juifs. Ce serait plutôt des Polonais, et pourtant ils sont Asiatiques. Ils s'appellent Krouddi, Krougl... J'ai déjà oublié. Quant à la fille, nous l'avions nommée Sa-elcha ! Qu'elle était belle ! J'ai tout oublié, mais cette fille, je la revois comme si elle était aujourd'hui devant moi. De tout mon service, il n'y a qu'elle dont je me souviens. Je me souviens comment on me fouettait, et je me souviens de cette fille, voilà tout ce qui m'est resté dans la mémoire. Elle venait se suspendre au cou, et on la portait... C'était une fille... On aurait beau chercher, on n'en trouverait jamais une plus belle ! Nous l'avons donnée, ensuite. La femme du chef de peloton l'a adoptée. Et puis, elle a grandi ! Comme les soldats la regrettaient !

ANIOUTKA. — Petit grand-père, je me souviens aussi du jour où mon père se mourait. Tu ne vivais pas encore chez nous. Il a appelé Nikita et il lui a dit : « Pardonne-moi, Nikita ». Et il s'est mis à pleurer. (*Elle soupire.*) Ça fait pitié aussi.

MIRITCHI. — Ah ! Voilà ce que c'est...

ANIOUTKA. — Petit grand-père ! Hé ! Petit grand-père ! Voilà qu'ils font encore du bruit dans la cour ! Oh, mes petites mères, mes petites sœurs ! Oh, mon petit grand-père, qu'est-ce qu'ils vont faire de lui ? Ils vont le perdre ! Il est si petit... Oh !

Elle se cache la tête et pleure.

MIRITCHI, *écoutant*. — C'est vrai, ils manigancent une sale affaire ! Oh ! ces horribles femmes ! On ne peut pas déjà dire beaucoup de bien des hommes, mais alors, les femmes !... Elles sont comme des fauves. Elles n'ont peur de rien !

ANIOUTKA *se lève*. — Petit grand-père, dis, petit grand-père !

MIRITCHI. — Quoi, encore ?

ANIOUTKA. — Hier, un voyageur a passé la nuit chez nous, et il disait que lorsqu'un enfant meurt, son âme va droit au ciel. Est-ce vrai ?

MIRITCHI. — Qui le sait ? Mais ça doit être vrai. Pour quoi ?

81

6

ANIOUTKA. — Au moins, si je mourais, moi...

Elle pleure.

MIRITCH. — Si tu meurs, tu ne compteras plus.

ANIOUTKA. — Jusqu'à dix ans, on est encore un enfant, et l'âme peut encore retourner vers Dieu ; après, elle se salit.

MIRITCH. — Et comment ! Vous autres, femmes, comment ne vous saliriez-vous pas ! Qui vous donne des leçons ? Que verras-tu ? Qu'entendras-tu ? Rien que de vilaines choses ! Moi, je ne suis pas bien savant, et pourtant, je vois certaines choses. Pas beaucoup, mais plus qu'une paysanne. Qu'est-ce que c'est donc, une paysanne ? De la boue, tout simplement ! Il y a des millions de femmes en Russie, et elles sont toutes aveugles comme des taupes, elles ne savent rien ! Des intrigues, rien d'autre. Et puis, jeter des enfants dans la cage à poules. Voilà tout ce qu'elles savent !

ANIOUTKA. — Ma mère l'a fait aussi...

MIRITCH. — Voilà. Vous êtes des millions de femmes et de filles sur la terre, toutes comme des fauves. Telles vous avez grandi, telles vous mourrez. Sans rien comprendre, sans rien entendre. Le moujik, lui, au moins, il apprend des choses, soit au cabaret, soit... que sais-je ? en prison, soit pendant son service militaire. Mais la femme ? Non seulement elle ne connaît pas Dieu, mais elle ne connaît pas même le vendredi-saint. Elle connaît bien le vendredi, elle sait que c'est vendredi, mais quel vendredi, elle n'en sait rien. Elles sont comme des petits chiens aveugles qui rampent et qui fourrent leur tête dans les ordures. Elles ne savent que chanter leurs chansons idiotes : « Ho-o-o ! Ho-o-o ! » Mais quoi « Ho-o-o » ? Elles ne savent pas.

ANIOUTKA. — Moi, petit grand-père, je sais la moitié du Pater Noster.

MIRITCH. — C'est beaucoup ! D'ailleurs, on ne peut pas vous demander grand'chose. Qui vous instruit ? Un moujik ivre, simplement, à coup de lanières. Voilà toute votre éducation. Je ne sais même pas qui devra répondre de vous. Les recrues, c'est l'oncle ou le père qui en répond, mais pour vous autres, à qui demander ? Vous êtes comme un bétail sans berger... une honte, quoi ! Vous êtes la classe la plus sottie, la plus mauvaise...

ANIOUTKA. — Mais qu'est-ce qu'on peut y faire, alors ?

82

MIRITCH. — Oh ! Il n'y a rien à y faire ! Couvre-toi la tête et dors ! O Seigneur !

Un silence. On entend le cri-cri.

ANIOUTKA se soulève vivement. — Petit grand-père ! Quelqu'un crie ! Quelqu'un pousse des cris étranges ! Je te jure qu'on crie ! Petit grand-père chéri, on vient.

MIRITCH. — Couvre-toi la tête, je t'ai dit.

SCÈNE 4

Les mêmes, plus Nikita et Matriona.

NIKITA entre. — Qu'est-ce qu'elles ont fait de moi ! Qu'est-ce qu'elles ont fait de moi !

MATRIONA. — Bois, bois donc, mon trésor, un peu de vin. Qu'as-tu ?

Elle prend le vin et le pose sur la table.

NIKITA. — Donne. Je veux me saouler !

MATRIONA. — Pas si fort ! On ne dort pas encore. Voilà, bois.

NIKITA. — Mais qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi avez-vous imaginé cela ? On aurait pu l'emporter quelque part.

MATRIONA, à voix basse. — Reste là, reste assis, bois encore, ou fume. Ça te changera les idées.

NIKITA. — Ma chère petite mère, voilà que c'est mon tour maintenant. Comme il piaulait !... Comme ses petits os craquaient ! Krr... Krr... Je ne suis plus un homme.

MATRIONA. — Oh ! Tu dis des bêtises ! C'est vrai que ça fait peur, la nuit. Mais un jour passera, et puis un autre, et tu n'y penseras même plus.

Elle s'approche de Nikita, met sa main sur son épaule.

NIKITA. — Ne reste pas près de moi ! Qu'est-ce que vous avez fait de moi !

MATRIONA. — Mais enfin, qu'as-tu mon fils ?

NIKITA. — Laisse-moi ! Je te tuerai ! A présent, je me sens capable de tout. Je te tuerai !

MATRIONA. — Oh ! Comme tu as peur ! Va donc te coucher.

NIKITA. — Je n'ai plus où aller. Je suis perdu !

83

MATRIONA, hochant la tête. — Oh ! Je vais finir. Lui, il restera assis un moment et ça lui passera.
Elle sort.

SCÈNE 5

Nikita, Mitritch, Aniouka.

NIKITA reste assis, couvrant de ses mains son visage, Mitritch et Aniouka gardent le silence. — Il piaule, parole, il piaule ! Voilà... voilà... je l'entends ! Elle va l'enterrer, parole, elle va l'enterrer. (Il court vers la porte.) Ma petite mère chérie, ne l'enterre pas, il est vivant...

SCÈNE 6

Les mêmes, plus Matriona.

MATRIONA, revenant, à voix basse. — Mais qu'as-tu donc ? Que le Christ soit avec toi ! Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ! Comment veux-tu qu'il soit vivant ! Tous ses petits os sont déjà en morceaux !

NIKITA. — Donne-moi encore du vin !

Il boit.

MATRIONA. — Va, mon fils. Maintenant, tu dormiras. Tout ça passera.

NIKITA, debout, tend l'oreille. — Il est encore vivant... voilà... il piaule. Tu n'entends vraiment pas ?... Voilà !

MATRIONA, à voix basse. — Mais non !

NIKITA. — Ma petite mère chérie ! C'en est fait de ma vie ! Qu'avez-vous fait de moi ! Où aller ?

Il sort en courant de l'isba. Matriona le suit.

SCÈNE 7

Mitritch et Aniouka.

ANIOUKA. — Petit grand-père chéri, ils l'ont étouffé.

MIRITCH, en colère. — Dors, je te dis. Ah ! Que la grenouille te piétine ! Voilà, je vais prendre le balai... Dors, je te dis !

ANIOUKA. — Petit grand-père, quelqu'un m'attrape par les épaules, quelqu'un m'attrape dans ses griffes. Petit

grand-père, laisse-moi venir près de toi, sur le poêle ! Laisse-moi venir, par le Christ... Il m'attrape... Il m'attrape... Ah ! Ah !

Elle court vers le poêle.

MIRITCH. — Comme elles ont épouvané la petite ! Que les grenouilles les piétinent ! Allons, viens, quoi !

ANIOUKA, montant sur le poêle. — Mais ne t'en va pas, toi !

MIRITCH. — Où veux-tu que je m'en aille ! Monte, monte ! O Seigneur, Nicolas-le-Miséricordieux, Sainte Vierge de Kazan ! Comme elles l'ont épouvanée ! (Il la couvre.) Petite sotte, une vraie petite sotte ! Oh ! les misérables ! Comme elles l'ont épouvanée !

SCÈNE 2

Les mêmes, plus Marina.

MARINA rejoint les deux filles. — Bonjour, mes filles.

LES FILLES. — Bonjour, petite tante.

MARINA. — Vous allez à la noce, mes petites ?

ÈRE FILLE. — Elle est presque finie. Nous sommes venues jeter un coup d'œil.

MARINA. — Envoyez-moi donc mon vieux, Semion de Zouév. Vous le connaissez, je crois ?

ÈRE FILLE. — Comment donc ! Il est parent du marié, n'est-ce pas ?

MARINA. — Mais oui. Le marié est le neveu de mon homme.

ÈRE FILLE. — Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même ? Pourquoi ne pas aller à la noce ?

MARINA. — Je n'en ai pas envie, ma fille, et puis je n'ai pas le temps. Il faut que je parte. Nous ne sommes d'ailleurs pas venus pour la noce. Nous nous rendions à la ville, avec l'avoine. Nous nous sommes arrêtés pour faire manger nos chevaux, alors on a invité mon vieux.

ÈRE FILLE. — Et chez qui êtes-vous descendus ? Chez l'odoritch ?

MARINA. — Oui, chez lui... Je vais attendre ici, et toi, ma chère, va l'appeler, mon vieux. Fais-le venir. Dis-lui : « ta femme, Marina, voudrait partir, les camarades attendent déjà les chevaux ».

ÈRE FILLE. — Soit. Puisque tu ne veux pas y aller toi-même.

Les jeunes filles, sur le petit chemin, s'éloignent vers l'isba. On entend des chansons et de la musique.

SCÈNE 3

Marina, seule.

MARINA, songeuse. — Je pourrais bien y aller, mais je n'en ai pas envie, car je ne l'ai pas revu depuis le jour où il n'a plus voulu de moi, l'année dernière. Pourtant, je voudrais bien voir comment il vit avec son Anissia. Les gens disent qu'ils ne sont pas très heureux. C'est une femme grossière et difficile. Je pense qu'il s'est souvenu de moi

ACTE V

Premier Tableau

SCÈNE 1

La scène représente un enclos. Au premier plan, une meute de blé, à gauche, l'aire ; à droite une grange. La grande porte de la grange est ouverte. Devant cette porte, de la paille. Au fond, une isba, d'où on entend des chansons et de la musique.

Deux jeunes filles.

ÈRE FILLE. — Tu vois, nous avons pu passer sans salir nos souliers. Par le faubourg, ç'aurait été un malheur. C'est sale. *(Elles s'arrêtent et s'essuient les pieds avec de la paille. Elles regardent la paille et remarquent quelque chose.)* Qu'est-ce qu'il y a, là ?

ÈRE FILLE, regardant. — C'est Mitritch, leur valet de ferme. Regarde ! Comme il est saoul !

ÈRE FILLE. — On disait qu'il ne buvait jamais !

ÈRE FILLE. — Jusqu'à aujourd'hui, sans doute.

ÈRE FILLE. — Il a dû venir ici pour chercher de la paille. Tu vois, il a encore une corde dans la main. Il a dû s'endormir comme ça.

ÈRE FILLE tend l'oreille. — On continue à festoyer. La bénédiction n'est pas encore faite, sans doute. On dit qu'Akoulina n'a même pas pleuré.

ÈRE FILLE. — Ma mère m'a dit qu'elle se mariait contre son gré. C'est son beau-père qui l'a menacée, sans quoi, pour rien au monde, elle n'aurait accepté. Tu sais tout ce qu'on racontait sur elle !

plus d'une fois. La vie aisée l'a attiré, il m'a laissée tomber pour une autre. Eh bien, que Dieu lui donne ce qu'il mérite, moi, je ne lui en veux pas. Sur le coup, j'ai beaucoup souffert. Mais à présent, j'ai tout oublié. Je voudrais quand même le revoir. (*Elle regarde vers l'isba, aperçoit Nikita.*) Tiens ! Pourquoi vient-il ? Les filles lui auraient-elles dit quelque chose ? Pourquoi a-t-il quitté ses invités ? Je vais m'en aller.

SCÈNE 4

Marina et Nikita.

Nikita s'avance, la tête baissée, gesticulant et maugréant.

MARINA. — Comme il est triste !

NIKITA aperçoit Marina, la reconnaît. — Marina ! Ma chère amie ! Marinouchka ! Que fais-tu là ?

MARINA. — Je suis venue chercher mon vieux.

NIKITA. — Pourquoi n'es-tu pas venue à la noce ? Tu aurais vu, tu te serais un peu moquée de moi.

MARINA. — Pourquoi me moquer de toi ? Je suis venue chercher mon homme.

NIKITA. — Hé ! Marinouchka !

Il essaie de l'embrasser.

MARINA le repousse avec humeur. — Allons, Nikita, ne sois pas si familier ! Ce qui est passé est passé. Je suis venue chercher mon homme. Il n'est pas chez vous ?

NIKITA. — Alors, tu ne veux pas te souvenir du passé ? Tu ne veux pas ?

MARINA. — A quoi bon ! le passé, c'est le passé.

NIKITA. — Et ça ne peut pas revenir ?

MARINA. — Non, ça ne peut pas revenir ! Mais pourquoi es-tu parti ? Tu es le maître, et tu quittes comme ça tes invités ?

NIKITA s'assied sur la paille. — Pourquoi je suis parti ? Ah ! si tu savais, si tu savais ! Je souffre, Marina, je souffre tellement que je voudrais devenir aveugle. J'ai quitté la table et je suis parti, je suis parti loin des gens, pour ne voir personne.

MARINA s'approche plus près de lui. — Et pourquoi donc ?

NIKITA. — Parce que je ne peux plus ni manger, ni boire, ni dormir. Oh ! tout me dégoûte, tout ! Mais ce qui me dégoûte le plus, ma petite Marina, c'est que je suis tout seul. Je n'ai personne avec qui partager mon chagrin.

MARINA. — On ne vit pas sans chagrin, Nikita. Moi, à force de pleurer, j'ai oublié le mien. Maintenant, tout est passé.

NIKITA. — Tu parles du passé. Eh, mon amie, tu as pleuré, toi ; maintenant, c'est mon tour.

MARINA. — Mais pourquoi donc ?

NIKITA. — Parce que la vie n'a plus de sens pour moi. Je suis dégoûté de moi-même. Oh ! Marina, tu n'as pas su me retenir, tu m'as perdu et tu t'es perdue toi-même ! Est-ce une vie ?

MARINA se tient debout près de la grange, essaie de retenir ses larmes. — Moi, je ne me plains pas de ma vie, Nikita. Une vie comme la mienne, j'en souhaite à tout le monde. Je ne m'en plains pas. J'ai tout avoué alors à mon vieux. Il m'a pardonné. Et il ne me reproche rien. Je n'ai pas à me plaindre de ma vie. Mon vieux est calme et gentil ; je m'occupe de ses enfants, je les habille, je les débouillie. Lui, de son côté, il m'aime bien. Pourquoi me plaindrais-je ! Il faut croire que Dieu l'a voulu ainsi. Et ta vie à toi ? Tu es riche...

NIKITA. — Ma vie ! Je ne veux pas troubler la noce, autrement, je prendrais une corde, celle-ci, par exemple (*il prend la corde qui était dans la paille*), je l'accrocherais à cette solive, je ferais un bon nœud, et je mettrais ma tête dans le nœud. Voilà ma vie !

MARINA. — Que le Christ soit avec toi !

NIKITA. — Tu crois que je plaisante. Tu crois que je suis ivre. Je ne suis pas ivre. Même l'alcool n'a plus de prise sur moi. Mais le chagrin ! Le chagrin m'a dévoré ! Rien ne m'attire plus. Ah ! Marina ! Je n'ai vraiment vécu qu'avec toi. Tu te souviens ? Les nuits nous semblaient courtes au chemin de fer !

MARINA. — Nikita, ne ouvre pas la plaie. Je suis mariée maintenant. Toi aussi ! Mes péchés sont pardonnés. Ne remue pas les vieux souvenirs.

NIKITA. — Que faire de mon cœur, alors ? Que faire ?

MARINA. — Que faire ? Tu as une femme ! Ne regarde

pas les autres, occupe-toi de la tienne. Tu as aimé Anissia, continue donc à l'aimer.

NIKITA. — Ah ! cette Anissia m'est amère comme l'alsinthe. Seulement, elle m'a enserré les jambes, comme de la mauvaise herbe.

MARINA. — Quelle qu'elle soit, elle est ta femme. Et puis, à quoi ça sert de discuter ! Va plutôt rejoindre tes invités et envoie-moi mon mari.

NIKITA. — Ah ! si tu savais tout ! Mais à quoi bon parler ?

SCÈNE 5

Nikita, Marina, son mari, Anioutka.

LE MARI DE MARINA sort de l'isba, tout rouge, ivre. — Marina ! Ma vieille ! Es-tu ici, oui ou non ?

NIKITA. — Voi' à ton homme. Il t'appelle. Va.

MARINA. — Et toi ?

NIKITA. — Moi ? Moi, je vais rester allongé ici.

Il s'étend sur la paille.

LE MARI DE MARINA. — Mais où est-elle donc ?

ANIOUTKA. — La voilà, petit père, près de la grange.

LE MARI DE MARINA. — Pourquoi restes-tu là ? Viens à la noce ! Les hôtes te prient de venir, de leur faire honneur. La noce finira bientôt, a ors nous partirons.

MARINA va vers son mari. — Je n'en avais pas envie.

LE MARI DE MARINA. — Viens, je te dis. Tu boiras un verre. Tu fêliciteras ce vaurien de Pétouchka. Sinon, les hôtes seront vexés. Nous aurons bien le temps de faire toutes nos affaires.

Il la prend par la taille, et, en titubant, sort avec elle.

SCÈNE 6

Nikita, Anioutka.

NIKITA se relève et s'assied sur la paille. — Oh ! Je l'ai vue, et j'ai encore plus de peine. Je n'ai vécu vraiment qu'avec elle. Pour un rien, j'ai gâché toute ma vie, j'ai perdu ma tête. (*Il s'étend.*) Que faire ? Ah ! Ouvre-toi, terre humide, ma mère !

ANIOUTKA voit Nikita et court vers lui. — Petit père ! hé ! petit père ! On te cherche. Tout le monde a déjà béni les mariés, même le parrain... Je te le jure... Maintenant, ils se fâchent.

NIKITA, à part. — Où a-t-er ?

ANIOUTKA. — Quoi ? Que dis-tu ?

NIKITA. — Je ne dis rien. Qu'as-tu à m'embêter ?

ANIOUTKA. — Petit père, viens donc ! (*Nikita garde le silence. Anioutka le tire par la main.*) Petit père, viens donc les bénir. Parole, ils se fâchent, ils rouspètent.

NIKITA dégage sa main. — Laisse-moi !

ANIOUTKA. — Allons, viens !

NIKITA la menace d'une bride. — Va-t'en, je te dis ! Sinon, tu vas en recevoir...

ANIOUTKA. — Alors, je vais envoyer ma petite mère.

Elle sort en courant.

SCÈNE 7

Nikita seul.

NIKITA se lève. — Comment irai-je ? Comment prendrai-je l'écône ? Comment vais-je le regarder dans les yeux ? (*Il s'étend de nouveau.*) Oh ! s'il y avait un trou dans la terre, je me jetterais dedans ! Personne ne me verrait plus, et moi, je ne verrais plus personne ! (*Il se relève encore.*) Eh bien, je n'irai pas ! Qu'ils aillent tous au diable. Je n'irai pas. (*Il ôte ses boîtes, prend la corde, fait un nœud coulant qu'il se passe au cou.*) Comme ça...

SCÈNE 8

Nikita et Matriona.

NIKITA aperçoit sa mère, enlève la corde de son cou et s'étend de nouveau sur la paille.

MATRIONA entre, essoufflée. — Nikita ! Hé ! Nikita ! Il ne répond même pas ! Nikita, qu'est-ce qui t'arrive, tu es ivre ? Viens, mon petit Nikita, viens mon trésor. Tout le monde t'attend.

NIKITA. — Ah ! Qu'est-ce que vous avez fait de moi ? Je ne suis plus un homme.

MATRIONA. — Mais qu'est-ce que tu as ? Viens donc, mon fils, bénir les mariés comme il convient, et puis tu te mettras à l'écart. Tout le monde t'attend.

NIKITA. — Mais comment les bénirais-je ?

MATRIONA. — Comme on le fait d'habitude. Tu le sais bien pourtant !

NIKITA. — Pour savoir, je sais. Mais qui vais-je bénir ? Qu'ai-je fait d'elle ?

MATRIONA. — Ce que tu en as fait ? Pourquoi penser à ça ? Personne n'en sait rien : ni le chat, ni la chatte, ni le pope Yérotchka ! Et la fille consent.

NIKITA. — Oui, comment peut-elle consentir ?

MATRIONA. — Je sais bien, c'est la peur qui l'oblige. Mais elle est d'accord quand même. Et puis que faire, maintenant ? Elle n'avait qu'à y penser à temps. Maintenant elle ne peut plus rien changer. Quant aux parents, ils n'ont rien à regretter. J's ont vu deux fois la fille, et puis, elle a de l'argent. Tout est caché, arrangé.

NIKITA. — Et dans la cave... qu'est-ce qu'il y a ?

MATRIONA rit. — Dans la cave ? Des choux, des champignons, des pommes de terre... Pourquoi rappeler le passé ?

NIKITA. — Je voudrais bien ne pas le rappeler, mais c'est plus fort que moi. Dès que je me mets à réfléchir, je ne pense qu'à ça. Oh ! Qu'est-ce que vous avez fait de moi !

MATRIONA. — Mais qu'as-tu à te torturer comme ça ?

NIKITA, se retournant sur le ventre. — Ma petite mère, ne m'agace pas. J'en ai déjà par-dessus la tête.

MATRIONA. — Il faut y aller quand même. Les gens disent déjà un tas de choses, et voilà que le père se sauve, et n'a plus le courage de bénir... Dans quelques instants, il faudra baiser les icônes. Si tu as peur, ils vont se douter de quelque chose. Quand on ne veut pas attirer les soupçons, il faut avoir l'air sûr de soi. Si tu fuis le loup, tu tomberas sur un ours. Il ne faut pas surtout se trahir. N'ate pas peur, mon petit, sinon ils apprendront tout.

NIKITA. — Ah ! Comme vous m'avez entortillé !

MATRIONA. — Ça suffit. Allons-y maintenant. Ne te trompe surtout pas, donne ta bénédiction dans les règles et ce sera fini.

NIKITA, toujours étendu sur le ventre. — Je ne veux pas. MATRIONA, à part. — Qu'est-ce qui lui arrive ! Tout al'ait bien, très bien, et voilà que ça l'a pris. Il est ensorcelé, ça se voit. Nikita, lève-toi. Regarde, voilà Anissia aussi qui arrive, elle a laissé ses invités.

SCÈNE 9

Nikita, Matriona, Anissia.

ANISSIA, bien vêtue, rouge, un peu ivre. — Tout se passe bien, ma petite mère, c'est vraiment merveilleux. Tout le monde est content. Et lui, où est-il ?

MATRIONA. — Ici, ma chère. Il est ici. Il s'est couché dans la paille et ne bouge pas. Il ne veut pas venir.

NIKITA regarde sa femme. — Ivre, elle aussi ! Quand je la regarde, j'ai mal au cœur. Comment vivre avec cette femme ? (Il se détourne.) Je vais la tuer un jour, ce sera encore pire.

ANISSIA. — Quel'c idée de se coucher dans la paille ! C'est l'alcool qui t'a tourné la tête ? (Elle rit.) Je me cherchais bien près de toi, mais je n'ai pas le temps. Allons, je vais t'y conduire. Il fait si bon à la maison. C'est un plaisir de regarder ça. Et l'accordéon ! Les femmes jouent si bien ! Ils sont tous ivres ! C'est ce qu'il faut ! C'est bien !

NIKITA. — Qu'est-ce qui est bien ?

ANISSIA. — Une noce, une noce joyeuse. Tous les invités disent que c'est très rare, une noce pareille. C'est vrai, tout est bien. Viens ! Allons-y ensemble. J'ai bu, mais je saurai t'y conduire.

Elle lui prend la main.

NIKITA retire sa main avec dégoût. — Vasy seule. Je viendrai après.

ANISSIA. — Pourquoi n'es-tu pas content ? Tous les malheurs sont passés, celle qui nous séparait est partie, nous n'avons plus qu'à vivre dans la joie. Tout ça est très honnête et conforme à la loi. Je suis tellement heureuse ! Je ne sais pas comment le dire ! C'est comme si je t'épousais une seconde fois ! Oh ! que les invités sont gais ! Ils remercient tous. Ce sont tous des gens respectables : Ivan Mossitch, et puis, Monsieur l'Ouriadnik. Ils nous ont fait honneur.

NIKITA. — Eh bien, reste avec eux. Pourquoi es-tu venue ici ?

ANISSA. — Oui, il faut y aller. On ne peut pas quitter ainsi des invités. Des invités si respectables !

NIKITA se lève, secoue la paille accrochée à ses vêtements. — Allez-y, je viens tout de suite.

MATRONA. — Le coucou de nuit chante mieux que le coucou de jour. Tu ne m'as pas écoutée, moi, mais tu as obéi à ta femme. (*Matrona et Anissia s'éloignent.*) Eh bien ! Tu viens ?

NIKITA. — Je viens tout de suite. Passez devant, je vous suis. Je viendrai, je bénirai... (*Les femmes s'arrêtent.*) Allez, je vous suis... Allez donc !

Les femmes s'en vont. Nikita les suit du regard et répléchit.

SCÈNE 10

Nikita seul ; puis Mitritch.

NIKITA s'assied et se déchausse. — C'est ça ! Vous pouvez attendre que j'y aille ! Non, cherchez-moi plutôt sur la solive ! Une fois ce nœud passé à mon tour, il suffira d'un petit saut. Alors là, vous pourrez me chercher. Heureusement les guides sont là. (*Il songe.*) J'aurais pu oublier un autre chagrin, n'importe quel autre chagrin ! Mais celui-là s'est ancré dans mon cœur, impossible de l'en sortir. (*Il regarde vers l'isba.*) Encore quelqu'un qui vient ? (*Il imite Anissia :*) « Tout se passe bien, très bien. Je me serais bien couchée près de toi ». Oh ! la misérable ! Eh bien, quand on m'aura descendu de la solive, tu pourras venir m'embrasser. Ça mettra fin à tout.

Il saisit la corde et la tire à lui.

MITRITCH, ivre, se soulève, et retient la corde. — Je ne la donnerai pas. Je ne la donnerai à personne. Je l'apporterai moi-même. J'ai dit que j'apporterais de la paille, j'en apporterai. Nikita, c'est toi ? (*Il rit.*) Oh ! diable ! tu es venu chercher de la paille ?

NIKITA. — Donne-moi la corde.

MITRITCH. — Non, attends. C'est moi que les moujiks ont envoyé. Je veux l'apporter moi-même. (*Il se lève, commence à ramasser la paille, mais il chancelle, essaie de se*

retenir, mais finalement tombe.) Eh ! Elle est plus forte que moi !

NIKITA. — Donne-moi les guides.

MITRITCH. — Je t'ai dit que je ne te les donnerai pas. Hé ! Nikita. Tu es bête comme un nombril de porc. (*Il rit.*) Je t'aime bien, mais tu es bête. Tu me regardes parce que j'ai bu. Et moi, je m'en fous. Regarde-moi bien : je suis un sous-officier. Imbécile, tu ne sais pas comment ça se dit : sous-officier du 1^{er} régiment des grenadiers de sa Majesté. J'ai servi le Tsar et la patrie avec foi et honnêteté. Et qui suis-je ? Tu penses que je suis un soldat ? Non, je ne suis pas un soldat, je suis le dernier des hommes, je suis un orphelin, je suis un maudit ! Je me suis remis à boire, et maintenant à fumer. Alors, tu penses comment j'ai peur de toi ! Absolument ! Je n'ai peur de personne ! Si j'ai bu, eh bien, j'ai bu ! Maintenant, pendant deux semaines, je vais m'alcooler, je vais confondre les pommes et les noix. Je vendrai ma croix pour boire, je vendrai mon chapeau, et mon livret aussi. Et je n'ai peur de personne. On me fouettait au régiment, pour que je m'arrête de boire. On me fouettait et puis on me demandait : « Eh bien, tu vas recommencer ? » « Oui », que je disais. Pourquoi en avoir peur, de cette fièvre ? Voilà comme je suis. Je suis comme Dieu m'a fait. J'avais juré de ne plus boire, et je ne buvais plus. Maintenant, je me suis remis à boire et je bois. Et je n'ai peur de personne. Car je ne mens pas, je suis comme je suis. Pourquoi en avoir peur, de cette fièvre ! Voilà comme je suis ! Un pope me disait que le diable, c'est celui qui se vante. Dès que tu te mets à te vanter, disait-il, la peur te prend. Mais dès que tu as peur des gens, il te saisit aussitôt et il t'amène où il veut. Si je n'ai pas peur des hommes, je me sens à l'aise. Quant au Diable, je lui crache dans la barbe ! Il ne peut rien me faire. Tiens, voilà pour lui.

NIKITA se signe. — Qu'est-ce que j'allais donc faire ? *Il jette la corde.*

MITRITCH. — Quoi ?

NIKITA se lève. — Alors, tu dis qu'il ne faut pas avoir peur des gens ?

MITRITCH. — Pourquoi donc avoir peur ! Regarde-les plutôt quand ils prennent leur bain. Ils sont tous faits de la même pâte. L'un a le ventre plus gros, l'autre plus mince, voilà toute leur différence. Alors, pourquoi avoir peur !

SCÈNE II

Nikita, Mitritch, Matriona.

MATRIONA sort de l'isba. — Alors, tu viens ?

NIKITA. — Oh ! Ça vaut mieux ! J'y vais.
Il va vers l'isba.

Deuxième Tableau

Changement de décor. L'intérieur de l'isba, comme au premier acte. Beaucoup de monde : des gens assis à table ou debout. Au premier plan : de côté, Akoulina avec le marié. Sur la table, des icônes et du pain. Parmi les invités, on distingue Marina, son mari et l'Ouriadnik. Les femmes chantent. Anissia distribue du vin. Les chansons s'arrêtent.

SCÈNE I

Anissia, Marina, le mari de Marina, Akoulina, le marié, le cocher, l'Ouriadnik, la marieuse, le gargon d'honneur, Matriona, les invités, la foule.

LE COCHER. — Partons, puisqu'il faut partir. L'église n'est pas loin.

LE GARÇON D'HONNEUR. — Attendons un peu que le beau-père ait donné sa bénédiction. Mais où est-il donc ?

ANISSIA. — Il vient. Il arrive tout de suite, mes amis. Buvez donc encore un verre, ne nous refusez pas cela.

LA MARIUSE. — Pourquoi nous fait-il attendre si longtemps ?

ANISSIA. — Il va venir. Il va venir tout de suite. Buvez donc. (Elle apporte du vin.) Il arrive. Jouez encore un peu, mes belles, en attendant qu'il vienne.

Les femmes chantent. Pendant la chanson entrent Nikita et Akim.

SCÈNE 2

Les mêmes, Nikita, Akim.

NIKITA tient Akim par la main et le pousse devant lui.

— Viens donc, on ne peut pas se passer de toi.

AKIM. — Je n'aime pas, pour ainsi dire...

NIKITA, aux femmes. — Assez ! Taisez-vous ! (Il regarde autour de lui dans l'isba.) Marina, es-tu ici ?

LA MARIUSE. — Allez, prends l'icône et bénis les mariés.

NIKITA. — Attends un peu. (Il regarde autour de lui.) Akoulina, es-tu ici ?

LA MARIUSE. — Qu'est-ce que tu as à appeler tout le monde ? Où veux-tu qu'e/le soit ? Il a l'air égaré...

ANISSIA. — Mon Dieu ! Mais il est déchaussé !

NIKITA. — Petit père, tu es ici ? Regardez-moi bien. Chrétiens du village, vous êtes tous ici ; moi aussi, je suis ici, me voilà.

Il tombe à genoux.

ANISSIA. — Mon petit Nikita, qu'as-tu donc ? Oh, ma pauvre tête !

LA MARIUSE. — En voilà une histoire !

MATRIONA. — Je le disais bien. Il a bu trop de vin français. Reprends tes esprits, quoi !

Ils veulent le relever, il ne fait attention à personne et regarde autour de lui.

NIKITA. — Oh ! mes frères chrétiens ! Je suis coupable, je veux expier.

MATRIONA le tire par l'épaule. — Tu deviens fou ! Chers amis, il a perdu l'esprit. Il faut l'emmener.

NIKITA l'écarte. — Laisse... Et toi, petit père, écoute. Premièrement ! Marina, regarde par ici. (Il la salue jusqu'à terre et se relève.) Je suis coupable envers toi, je t'ai promis le mariage, je t'ai séduite, je t'ai trompée. Je t'ai abandonnée. Pardonne-moi, au nom du Christ !
Il l'a salue de nouveau jusqu'à terre.

ANISSIA. — Qu'est-ce qui te prend ? C'est bien le moment ! Personne ne t'avait rien demandé. Lève-toi, au lieu de divaguer.

MATRIONA. — Oh ! il est ensorcelé ! D'où vient ce malheur ? Allez, lève-toi. Tu ne dis que des bêtises.
Elle le tire.

NIKITA secoue la tête. — Ne me touche pas ! Pardonne, Marina, mes péchés envers toi. Pardonne-moi, au nom du Christ.

Marina se couvre le visage et garde le silence.

ANISSA. — Lève-toi, je te dis. Pourquoi dire toutes ces bêtises ? Pourquoi rappeler ces choses-là ? C'est honteux ! Oh ! ma pauvre tête ! Mais il est devenu vraiment fou !

NIKITA repousse sa femme et se tourne vers Akoulina. — Akoulina, c'est à toi que je veux parler maintenant. Ecoutez, Chrétiens, mes frères, je suis un damné ! Akoulina, je suis coupable envers toi. Ton père n'est pas mort de sa mort naturelle : on l'a empoisonné.

ANISSA pousse un cri. — Ma pauvre tête ! Mais qu'est-ce qu'il a ?

MATHIONA. — Il ne sait pas ce qu'il fait. Emmenez-le.

Des gens s'approchent de lui et veulent l'emmener.

AKIM les écarte de la main. — Attendez... mes enfants... attendez, pour ainsi dire...

NIKITA. — Akoulina ! Je l'ai tué avec du poison. Pardonne-moi, au nom du Christ.

AKOULINA se lève vivement. — Il ment. Je sais qui c'est.

LA MARIEUSE. — Mais qu'est-ce qui te prend ? Tiens-toi tranquille !

AKIM. — Oh, mon Dieu ! Quel péché ! Quel péché !

L'OURIADNIK. — Saisissez-le ! Appêchez le staroste et ses assistants. Il faut dresser procès-verbal. Lève-toi et viens toi. (A Akim :) Toi, vieillard, ne t'en mêle pas. Je dois dresser procès-verbal.

AKIM. — Toi... attends un peu... pour ainsi dire... ici, l'homme avoue... et toi... pour ainsi dire... avec ton acte...

L'OURIADNIK. — Le staroste !

AKIM. — Laisse l'œuvre de Dieu s'accomplir... pour ainsi dire... et alors, après... pour ainsi dire... fais ta besogne.

NIKITA. — Et ensuite, Akoulina, j'ai encore gravement péché envers toi. Je t'ai séduite. Pardonne-moi, au nom du Christ.

Il la salue jusqu'à terre.

AKOULINA se lève de table. — Laissez-moi, je ne veux pas me marier. C'est lui qui me l'avait ordonné. Mais maintenant, je ne veux plus.

L'OURIADNIK. — Répète ce que tu viens de dire.

NIKITA. — Attendez, Monsieur l'Ouriadnik, laissez-moi finir.

AKIM, avec joie. — Parle, mon enfant ! Raconte tout. Tu te sentiras plus léger. Ouvre-toi devant Dieu, n'aie pas peur des hommes. Dieu ! le voilà, Dieu !

NIKITA. — J'ai empoisonné le père, j'ai perdu la fille. Je ne suis qu'un chéri. Je t'ai prise, je l'ai perdue et j'ai perdu son enfant.

AKOULINA. — C'est vrai, cela, c'est vrai.

NIKITA. — Dans la cave, j'ai étouffé l'enfant, avec une planche. Je me suis assis dessus pour qu'il étouffe complètement... Ses petits os craquaient. (Il pleure.) Et puis, je l'ai enterré. J'ai fait tout ça, à moi seul !

AKOULINA. — Il ment. C'est moi qui le lui ai demandé.

NIKITA. — Ne prends pas ma défense. Je n'ai plus peur de personne. Pardonnez-moi, Chrétiens, mes frères.

Il salue jusqu'à terre.

Silence.

L'OURIADNIK. — Attachez-le. Votre noce, je vois, est troublée.

Les gens s'approchent avec des ceintures.

NIKITA. — Attendez, vous avez le temps... (Il salue son père jusqu'à terre.) Mon père, pardonne-moi toi aussi, je suis un maudit ! Tu me l'avais dit dès le début, quand je me suis lié avec cette ordure, tu m'avais dit : « il suffit qu'une patte soit prise, et l'oiseau est perdu. » Moi, chéri que je suis, je ne t'ai pas écouté, et tout s'est passé comme tu l'avais prédit. Pardonne-moi, au nom du Christ.

AKIM, avec transport. — Dieu te pardonnera, mon cher fils. (Il l'embrasse.) Tu n'as pas eu pitié de toi ; c'est lui qui aura pitié de toi. Dieu ! Ah oui ! Dieu !

SCÈNE 3

Les mêmes, plus le Doyen du village.

LE STAROSTE entrant. — Il y a assez de témoins.

L'OURIADNIK. — Nous allons procéder tout de suite à l'instruction.

On attache Nikita.

AKOULINA s'approche et se place à ses côtés. — Je dirai la vérité. Interrogez-moi aussi.

NIKITA, attaché. — Inutile d'interroger. C'est moi qui ai tout fait. C'est moi qui ai eu l'idée, c'est moi qui l'ai exécutée. Emmenez-moi où il faut. Je ne dirai plus rien.

NOTE SUR « LA PUISSANCE DES TENEBRES »

Ecrit et publiée en 1886, La Puissance des Ténébres est la version définitive, avec deux variantes de l'Acte IV, d'une pièce conçue « pour le peuple », que Tolstoï avait intitulée primitivement : Quand une patte est prise, l'oiseau est perdu.

« Le sujet de *La Puissance des ténébres* », racontait Tolstoï, « n'a été presque entièrement fourni par un authentique procès criminel qui eut lieu à Toula. Tout comme dans ma pièce, un homme avait tué l'enfant qu'il avait eu de sa belle-fille. J'ai ajouté le meurtre du mari, empoisonné par sa jeune femme, mais les principaux personnages du drame sont empruntés à la vie réelle. »

On avait commencé les répétitions au Théâtre Alexandrinski, à Pétersbourg, lorsque le procureur Pobedonostsev signala par une lettre au Tsar Alexandre III que ce drame était « une offense au sens moral ». Le Tsar partagea l'opinion du procureur et interdit le spectacle.

*En 1893, Tolstoï demanda à Stanislaszki et à sa troupe, qui avaient obtenu deux ans plus tôt un grand succès avec *Les fruits de l'instruction*, de faire lever l'interdiction et de jouer la pièce.*

*Mais c'est seulement en 1895, et grâce surtout à la pression de l'opinion publique, que la représentation fut autorisée, le texte ayant subi de nombreuses modifications imposées par la censure. Après le Théâtre du Cercle Littéraire et artistique, et le Théâtre Alexandrinski, le Théâtre Maly de Moscou présenta, le 16 novembre 1895, *La Puissance des ténébres*, qui fut jouée ensuite un peu partout en Russie.*

Tolstoï, qui n'était satisfait d'aucune des représentations, ni de la pièce elle-même, demanda à Stanislaszki de discuter avec lui des transformations proposées par celui-ci

à l'Acte IV, et ce fut finalement une combinaison des deux variantes publiées ici que le Théâtre Artistique de Moscou présenta en 1904.

Dès 1888, le Théâtre Libre avait créé à Paris La Puissance des ténèbres dans une mise en scène d'André Antoine.

N.D.T.

TABLE

PREMIER ACTE	7
ACTE II	27
ACTE III	45
ACTE IV	65
ACTE V	86
NOTE SUR « LA PUISSANCE DES TÉNÉBRES »	101

En couverture : *La Puissance des ténèbres*, mise en scène de Boris Ravenski, décors de Boris Volkov, au Théâtre Maïy de Moscou, 1962. Une scène de l'Acte III : Akoulina (Elcebra Dalmatova), Nikita (Vitali Doronine), Akim (Igor Ilinski).